

LES CONSIDERATIONS SUR LES STIGMATES

Traduction et Notes
D'Alexandre MASSERON

(dans le « Totum », pages 1207 à 1265)

Dans cette partie, nous considérerons avec piété les Stigmates de notre bienheureux père Messire saint François, qu'il reçut du Christ sur le saint mont Alverne ; et parce que lesdits Stigmates furent cinq, conformément aux cinq plaies du Christ, ce traité aura pour cette raison cinq considérations.

La première sera la considération de la manière dont saint François parvint au saint mont Alverne.

La seconde sera celle de la vie qu'il mena et du séjour qu'il fit avec ses compagnons sur ledit mont.

La troisième sera celle de l'apparition du Séraphin et de l'impression des Stigmates.

La quatrième sera celle de la manière dont saint François, après qu'il eut reçu les Stigmates, descendit du mont Alverne et retourna à Sainte-Marie des Anges.

La cinquième sera celle de certaines apparitions et révélations divines desdits Stigmates glorieux, faites après la mort de saint François à de saints frères et autres personnes dévotes.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION

COMMENT MESSIRE ROLAND DE CHIUSI DONNA LE MONT ALVERNE A SAINT FRANÇOIS.

Quant à la première considération, il faut savoir que saint François, à l'âge de quarante-trois ans, en 1224¹, partit, inspiré par Dieu, du Val de Spolète pour aller en Romagne avec frère Léon, son compagnon ; et sur sa route il passa au pied du château de Montefeltro², où il se faisait alors un grand banquet et une assemblée parce que l'un de ces comtes de Montefeltro était armé chevalier. Apprenant cette solennité qui se faisait là et que beaucoup de gentilshommes de diverses régions s'y trouvaient réunis, saint François dit à frère Léon : « Allons là-haut, à cette fête, car, avec l'aide de Dieu, nous y ferons quelque bien spirituel. »

Parmi les autres gentilshommes qui étaient venus à cette assemblée, il y avait là un riche et considérable gentilhomme de Toscane, nommé Messire Roland de Chiusi en Casentino³, qui, en raison des choses merveilleuses qu'il avait entendues sur la sainteté et les miracles de saint François, lui portait grande dévotion et avait très grand désir de le voir et de l'entendre prêcher.

¹ Date erronée. L'auteur des *Considérations* réunit dans ce chapitre des événements qui ont eu lieu à diverses époques, et il les situe en 1224, année de la stigmatisation. C'est en 1213 que saint François alla à Montefeltro, et la donation verbale de l'Alverne aurait été faite le 8 mai, d'après l'acte de confirmation de cette donation par les fils de Roland, passé le 9 juillet 1274 ; cf. P. S. Mencherini, O.F.M., *Codice diplomatico della Verna e delle SS. Stimate di S. Francesco d'Assisi*, Florence, 1924, p. 38 et 9. Le texte des *Actus beati Francisci et sociorum ejus*, 9, 4, dit seulement : « ... quodam tempore antequam haberet stigmata Salvatoris, ... un certain temps avant qu'il n'eût les Stigmates du Sauveur. »

² Aujourd'hui San Leo, à trois lieues environ au sud-ouest de Saint-Marin ; cf. Dante, *Enfer* XXVII, 29-30.

³ Le château de Chiusi se trouve à deux kilomètres environ au sud de l'Alverne ; le Casentino est la haute vallée de l'Arno ; cf. Dante, *Enfer*, xxx, 65, *Purgatoire*, v, 94, 115-117.

Saint François arriva à ce château, y entra et s'en alla sur la place, où était réunie toute la foule de ces gentilshommes ; en ferveur d'esprit, il monta sur un petit mur et commença à prêcher, en prenant comme thème de sa prédication ces paroles en langue vulgaire⁴ :

*Tanto è quel bene ch'io aspetto, che ogni pena m'è diletto*⁵ .

Et sur ce thème, sous la dictée de l'Esprit-Saint, il prêcha, avec une telle dévotion et une telle profondeur, en le prouvant par diverses peines et martyres des saints Apôtres et des saints Martyrs, et par les dures pénitences des saints Confesseurs, et par les nombreuses tribulations et tentations des Vierges saintes et des autres Saints, que tous ces gens demeuraient les yeux et l'esprit fixés sur lui, et écoutaient comme si c'était un Ange de Dieu qui parlât. Parmi eux, ledit Messire Roland, touché de Dieu en son cœur par la merveilleuse prédication de saint François prit la résolution d'aller, après la prédication, s'entretenir avec lui des choses de son âme.

Aussi, la prédication terminée, il prit à part saint François et il lui dit : « Père, je voudrais m'entretenir avec toi du salut de mon âme. » Saint François⁶ répondit : « Cela me plaît beaucoup, mais, ce matin, va et fais honneur à tes amis qui t'ont invité à cette fête, dîne avec eux, et après le dîner nous parlerons ensemble tant qu'il te plaira. » Messire Roland s'en alla donc dîner et, après le dîner, il retourna à saint François et il lui exposa et régla entièrement avec lui les choses de son âme. Et, à la fin, ce Messire Roland dit à saint François : « Je possède en Toscane un mont très favorable à la piété, qui s'appelle le mont Alverne⁷; il est très solitaire, couvert de bois, et fort bien disposé pour qui voudrait faire pénitence en un lieu écarté du monde, ou pour qui a le désir de la vie solitaire. S'il te plaisait, je te le donnerais volontiers, à toi et à tes compagnons, pour le salut de mon âme. » Saint François, à une offre aussi généreuse de ce qu'il désirait beaucoup, éprouva une très vive allégresse, et, louant et remerciant Dieu d'abord, puis Messire Roland, il lui parla en ces termes : « Messire, quand vous serez retourné chez vous, je vous enverrai de mes compagnons, et vous leur montrerez ce mont ; et s'il leur paraît propre à la prière et à faire pénitence, j'accepte dès maintenant votre offre charitable. » Cela dit, saint François s'en alla ; après avoir achevé son voyage, il s'en retourna à Sainte-Marie des Anges ; et de même Messire Roland, cette assemblée solennelle terminée, s'en retourna à son château qui s'appelait Chiusi et qui est près de l'Alverne, à un mille.

S'en étant donc retourné à Sainte-Marie des Anges, saint François envoya deux de ses compagnons audit Messire Roland qui, à leur arrivée chez lui, les reçut avec une très grande allégresse et charité. Et, voulant leur montrer le mont Alverne, il envoya avec eux une bonne cinquantaine d'hommes armés, pour les défendre au besoin contre les bêtes sauvages. Ainsi accompagnés, ces frères gravirent le mont et l'explorèrent avec soin ; et à la fin ils arrivèrent à une partie du mont très favorable à la piété et très propre à la contemplation ; il y avait dans cette partie un plateau, et c'est ce lieu qu'ils choisirent pour y habiter, eux et saint François ; et, avec l'aide de ces hommes armés qui les accompagnaient, ils firent une hutte de branches d'arbres⁸ ; et ainsi ils acceptèrent et prirent, au nom de Dieu, le mont de l'Alverne et le couvent des frères sur ce mont ; puis ils partirent et s'en retournèrent vers saint François.

4 En italien. - Le petit mur aurait disparu au XVII^e siècle.

5 Si grand est le bien que j'attends, que toute peine m'est un plaisir.

6 Les *Actus*, 9 12, donnent ce commentaire, qui n'a pas passé dans la version italienne : « Saint François, tout assaisonné du sel de la discrétion... »

7 L'Alverne, « le dur rocher entre le Tibre et l'Arno », Dante, Paradis, XI, 106, se trouve dans le diocèse et la province d'Arezzo, à onze kilomètres environ au nord-est de Bibbiena. Hauteur : 1128 mètres. Aujourd'hui, on s'y rend simplement en automobile. Quand j'y allai, pour la première fois, il y a un peu plus d'un quart de siècle, c'était une autre affaire ! Un petit chemin de fer vous conduisait d'Arezzo à Bibbiena, où il fallait fréter une voiture, préhistorique, pour continuer vers l'Alverne ; les dernières centaines de mètres se faisaient à pied.

8 A l'endroit où s'élève la petite église Sainte-Marie des Anges, construite du temps même de saint François, agrandie et transformée plus tard. -On ne saurait trop conseiller au pèlerin de l'Alverne qui

Arrivés près de lui, ils lui racontèrent comment et de quelle manière ils avaient pris possession sur le mont Alverne, d'un endroit très propre à la prière et à la contemplation. Lorsqu'il entendit cette nouvelle, saint François se réjouit beaucoup, et, louant et remerciant Dieu, il parla à ces frères, d'un air joyeux, et il leur dit : « Mes fils bien-aimés, nous approchons de notre carême de saint Michel Archange⁹, et je crois fermement que c'est la volonté de Dieu que nous fassions ce carême sur le mont Alverne, qui, par la divine sollicitude, nous a été préparé pour que, à l'honneur et gloire de Dieu et de sa glorieuse Vierge Marie et des saints Anges, nous méritions du Christ, par la pénitence, de lui consacrer ce mont béni. »

Et cela dit, saint François prit avec lui frère Massée de Marignan d'Assise, qui était homme de grande sagesse et de grande éloquence, frère Ange Tancredi de Rieti, qui était un noble gentilhomme et avait été chevalier dans le siècle, et frère Léon, qui était homme de parfaite simplicité et pureté, ce pourquoi saint François l'aimait beaucoup et lui révélait presque tous ses secrets. Avec ces trois frères, saint François se mit en prière, puis la prière finie, il se recommanda, lui et ses susdits compagnons, aux prières des frères qui restaient, et il se mit en route avec ces trois-là, au nom de Jésus-Christ crucifié, pour aller au mont Alverne.

En partant, saint François appela un de ces trois compagnons, c'est-à-dire frère Massée, et lui parla ainsi : « Toi, frère Massée, tu seras notre gardien et notre maître en ce voyage, pendant que nous irons et resterons ensemble, et que nous observerons notre coutume, soit de dire l'Office, soit de parler de Dieu, soit de garder le silence ; et nous ne nous soucierons d'avance ni de manger ni de dormir ; mais quand il sera l'heure de prendre logis, nous mendierons un peu de pain, nous nous arrêterons et reposerons en ce lieu que Dieu nous préparera. » Alors ces trois compagnons inclinèrent la tête, et, en faisant le signe de la croix, ils se mirent en route.

Le premier soir ils arrivèrent à un couvent des frères et ils y logèrent¹⁰ ; le second soir, parce que le temps était mauvais et qu'ils étaient fatigués, comme ils ne pouvaient atteindre ni aucun couvent de frères, ni un château, ni quelque village, et que la nuit survenait à l'improviste à cause du mauvais temps, ils se réfugièrent pour y gîter dans une église abandonnée et sans offices, et ils s'y reposèrent¹¹. Et, pendant que ses compagnons dormaient, saint François se jeta en prière ; et comme il continuait à prier, voici venir, à la première veille de la nuit, une grande multitude de démons très féroces, avec très grand fracas et tumulte ; et ils commencèrent à lui livrer forte bataille et à le molester rudement ; l'un l'empoignait par ici, l'autre par là ; l'un le tirait en bas, l'autre en haut ; l'un le menaçait de ceci, l'autre lui reprochait cela ; ainsi, de diverses façons, ils s'ingéniaient à l'arracher à sa prière, mais sans succès, car Dieu était avec lui. Aussi, quand saint François eut longtemps soutenu ces batailles démoniaques, il commença à crier à haute voix : « Esprits damnés, vous ne pouvez rien, si ce n'est quand la main de Dieu vous le permet ; et c'est pourquoi, de la part de Dieu tout-puissant, je vous dis de faire de mon corps ce qui vous est permis par Dieu ; je le supporterai volontiers, car je n'ai pas pire ennemi que mon corps ; aussi, si vous tirez à ma place vengeance de mon ennemi, vous me rendez un très grand service. » Alors les démons, avec très grande violence et furie, le saisirent et commencèrent à le traîner par l'église, et à lui faire subir de bien plus grandes vexations et tourments qu'auparavant. Et Saint François commença alors à crier et à dire : « Mon Seigneur Jésus-Christ, je te remercie de me témoigner tant d'amour et charité ; car c'est là un signe de grand amour, que le Seigneur punisse bien en ce monde son serviteur de tous ses défauts, pour

sait l'italien de se procurer l'excellent petit livre du P. Saturnino Mencherini, O.F.M., Guida illustrata della verna, Quaracchi, 3e éd., 1921.

9 Cette indication qui nous reporte au mois d'août, ne concerne que le dernier voyage de saint François à l'Alverne, celui de la stigmatisation, en 1224.

10 D'après une tradition, ce couvent serait celui de Buonriposo, à une lieue environ de Città di Castello, vers le Sud-Ouest ; cf. P. Nicola Cavanna, O.F.M., L'Umbria francescana illustrata, Pérouse, 1910, p. 385 et s. ; trad. franç. de Teodor de Wyzewa, Paris, 1926, p. 268 et s.

11 Ce serait l'église San Pierino, près de Caprese ; cf. P. S. Mencherini, O.F.M., Guida... p. 288 et s.

qu'il n'en soit pas puni en l'autre. Et je suis prêt à supporter allègrement toute peine et toute adversité que toi, mon Dieu, tu veux m'envoyer pour mes péchés. »

Alors les démons, confondus et vaincus par sa constance et sa patience, s'en allèrent¹² ; et saint François, en ferveur d'esprit, sortit de l'église et entra dans un bois qui était près de là ; il s'y jeta en prière, et avec des prières, et avec des larmes, et en se frappant la poitrine, il s'efforça de trouver Jésus, l'époux et le bien-aimé de son âme. Et le trouvant finalement au fond de son âme, tantôt il lui parlait avec respect comme à son seigneur, tantôt il lui répondait comme à son juge, tantôt il le priait comme un père, tantôt il s'entretenait avec lui comme un ami. Pendant cette nuit et dans ce bois, ses compagnons, qui s'étaient éveillés et qui restaient écouter et considérer ce qu'il faisait, le virent et l'entendirent prier dévotement, par des larmes et des paroles, la divine miséricorde pour les pécheurs. Ils le virent et l'entendirent encore gémir à haute voix sur la passion du Christ, comme s'il la voyait des yeux du corps. En cette même nuit, ils le virent prier, les bras réunis en forme de croix, suspendu et soulevé de terre pendant un long temps, et enveloppé d'une nuée resplendissante. Et ainsi en ces saints exercices, il passa toute la nuit sans dormir.

Puis le matin, sachant qu'à cause de la fatigue de cette nuit et du manque de sommeil, saint François était trop faible de corps et aurait difficilement pu faire route à pied, ses compagnons s'en allèrent trouver un pauvre paysan des environs, et lui demandèrent de prêter, pour l'amour de Dieu, son petit âne à frère François leur père, qui ne pouvait aller à pied. Entendant nommer frère François, cet homme leur demanda : « Etes-vous des frères de ce frère François d'Assise, dont on dit tant de bien ? » Les frères répondirent que oui et que c'était bien pour lui qu'ils demandaient la bête de somme. Alors ce brave homme apprêta le petit âne avec grande dévotion et sollicitude, et le mena à saint François, qu'il fit avec grand respect monter dessus. Et ils poursuivirent leur route, cet homme avec eux, derrière son petit âne. Après qu'ils eurent fait un peu de chemin, le paysan dit à saint François : « Dis-moi, es-tu frère François d'Assise ? » Saint François répondit que oui : « Tâche donc alors, dit le paysan, d'être aussi bon que tout le monde le pense, parce que beaucoup de gens ont grande confiance en toi ; aussi je te donne le conseil de n'avoir rien en toi qui diffère de ce que l'on espère de toi. » Saint François, entendant ces paroles, ne se fâcha point d'être admonesté par un paysan et ne se dit pas en lui-même : Quelle bête est cet homme qui m'admoneste ainsi ? ce que diraient aujourd'hui beaucoup d'orgueilleux qui portent la cape ; mais il se jeta sur-le-champ de l'âne à terre, s'agenouilla devant cet homme, lui baisa les pieds et le remercia humblement de ce qu'il avait bien voulu l'admonester avec tant de charité. Alors le paysan et les compagnons de saint François le relevèrent de terre avec grande dévotion et le remirent sur l'âne, puis ils continuèrent leur chemin¹³.

Quand ils furent arrivés à moitié peut-être de l'ascension de la montagne, comme la chaleur était très grande et l'ascension pénible, une très grande soif assaillit ce paysan, au point qu'il se mit à crier derrière saint François : « Hélas ! je me meurs de soif ; et, si je n'ai pas quelque chose à boire, je vais sur-le-champ rendre l'âme. » Ce pourquoi saint François descendit de l'âne et se jeta en prière ; et il resta à genoux, les mains levées vers le ciel, jusqu'à ce qu'il sût par révélation que Dieu l'avait exaucé. Et il dit alors au paysan : « Cours au plus vite à cette pierre, et tu y trouveras l'eau vive que le Christ, dans sa miséricorde, vient d'en faire jaillir ». L'homme courut à l'endroit que saint François lui avait indiqué et trouva une très belle source, que la vertu de la prière de saint François avait fait sortir du très dur rocher ; il but copieusement et se trouva réconforté. Et il apparaît bien que cette source fut miraculeusement produite par Dieu à la prière de saint François, car, ni auparavant, ni depuis, on ne vit jamais en ce lieu source d'eau, ni même aucune eau dans un grand espace aux alentours. Cela fait, saint François, ses compagnons

12 L'origine du récit se trouve dans Thomas de Celano (2 C 122), et dans LP 23 ; Thomas de Celano ne donne aucune indication de lieu, mais la *Legenda antiqua* situe la scène à l'église San Pietro de Bovara, près de Trévi ; cf. P.N. Cavanna, O.F.M., *L'Umbria...*, p. 344 et s. ; trad. franç., p. 241 et s.

13 Cet épisode provient aussi de Thomas de Celano (2 C 142) ; il est probable que la scène se passa lors du dernier voyage de saint François à l'Alverne.

et le paysan remercièrent Dieu du miracle qui leur avait été manifesté ; puis ils continuèrent leur chemin¹⁴.

Comme ils approchaient du pied même du rocher de l'Alverne, il plut à saint François de se reposer un peu sous un chêne qui était sur le chemin et qui s'y trouve encore¹⁵ ; et pendant qu'il était dessous, saint François commença à contempler le paysage et la disposition du lieu. Et comme il le faisait, voici venir une grande multitude d'oiseaux divers, qui, par leurs chants et leurs battements d'ailes, montraient tous très grande joie et allégresse ; et ils entourèrent saint François de telle sorte que les uns se posèrent sur sa tête, les autres sur ses épaules, d'autres sur ses bras, d'autres dans son sein et d'autres autour de ses pieds. A cette vue, ses compagnons et le paysan furent émerveillés, et saint François, au comble de la joie, parla ainsi : « Je crois, mes très chers frères, qu'il plaît à Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous habitons sur cette montagne solitaire, puisque nos sœurs et nos frères les oiseaux¹⁶ témoignent tant d'allégresse de notre venue ». Après avoir dit ces paroles il se leva et ils se mirent en marche ; et finalement ils parvinrent à l'endroit qu'avaient d'abord choisi ses compagnons.

A la louange de Dieu et de son très saint Nom. Amen.

Et voilà quant à la première considération, c'est-à-dire à la manière dont saint François parvint au saint mont de l'Alverne.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION

DU SÉJOUR DE SAINT FRANÇOIS AVEC SES COMPAGNONS SUR LE MONT ALVERNE.

La seconde considération est celle du séjour de saint François avec ses compagnons sur ledit mont.

Et quant à celle-là, il faut savoir que Messire Roland, ayant appris que saint François était monté avec trois de ses compagnons sur le mont pour y demeurer, en eut une très grande joie, et le lendemain il se mit en route avec beaucoup de gens de son château, et ils vinrent lui faire visite, lui apportant du pain et d'autres aliments pour lui et pour ses compagnons¹. En arrivant là-

14 Voir ici encore Thomas de Celano (2 C 46) ; saint Bonaventure. (LM 7 12); ni Celano, ni saint Bonaventure, ne disent que « l'ermitage » auquel se rendait saint François fût l'Alverne. On sait que cette scène est le sujet d'une des plus célèbres fresques de Giotto, XIV, dans la basilique supérieure d'Assise.

15 A cet endroit, entre le hameau de la Beccia, où il fallait jadis mettre pied à terre quand on venait en voiture de Bibbiena, et le couvent de l'Alverne, s'élève la chapelle des oiseaux, *cappella degli uccellini*, construite en 1602, ainsi que le rappelle une inscription qui commence ainsi : *Hic ubi quercus erat...* ; cf. P.S. Mencherini, O.F.M., Guida..., p. 29 et s. L'auteur des *Considérations sur les Stigmates* reprend ici le texte des Actus, 9, 24-27. Il est très probable que cet épisode se rattache au premier voyage de saint François à l'Alverne ; cependant il y a lieu de remarquer que saint Bonaventure qui le rapporte (LM 8 10) dit expressément : « Comme François se rendait à l'ermitage de l'Alverne pour y faire un carême en l'honneur de l'Archange Michel... », ce qui ne peut concerner que son dernier voyage ; (cf. LM 13 1).

16 Saint Bonaventure et l'auteur des *Actus* n'emploient que le féminin : *Sorores aviculae* ; l'auteur des *Considérations* dit : *Le nostre sirocchie e fratelli uccelli*. Voir la note 12 au chap. 16 des *Fioretti*.

1 A quel voyage de saint François se rapporte cette visite du comte Roland ? Nous ne pouvons le dire avec certitude. Nous ne savons d'ailleurs pas exactement combien de fois le Saint a gravi la montagne. Le P. S. Mencherini, *Guida...*, p. 291 et s., lui attribue six voyages, en 1214, 1215, 1216, 1217, 1221 et 1224 ; mais les textes sur lesquels il s'appuie sont, pour la plupart, de dates trop récentes pour que l'on puisse accepter cette assertion en toute sécurité. D'après une ancienne tradition, saint François, lors de son premier voyage, se serait lui-même arrêté au château de Roland et y aurait été son hôte. L'acte de

haut, il les trouva en prière, et s'approchant d'eux, il les salua. Alors saint François se leva et avec très grande charité et allégresse il reçut Messire Roland et sa compagnie. Cela fait, ils se mirent à converser ensemble ; et après qu'ils eurent conversé et que saint François l'eut remercié du saint mont qu'il lui avait donné et de sa visite, il le pria de lui faire faire une pauvre cellule au pied d'un très beau hêtre, qui était à une distance d'un jet de pierre du lieu choisi par les frères, parce que ce lui paraissait un endroit très propre à la piété et à la prière. Et Messire Roland la fit faire sur-le-champ².

Et, cela fait, comme le soir approchait et qu'il était temps de partir, saint François leur prêcha un peu avant qu'ils ne partent ; puis, après qu'il eut prêché et qu'il leur eut donné la bénédiction, Messire Roland, au moment de partir, prit à part saint François et ses compagnons et leur dit : « Mes frères très chers, ce n'est pas mon intention que, sur ce mont sauvage, vous ayez à supporter aucune nécessité corporelle, qui soit cause que vous puissiez moins vous appliquer aux choses spirituelles ; aussi je veux, et cela je vous le dis une fois pour toutes, que vous vous adressiez librement chez moi pour tout ce dont vous aurez besoin. Et si vous faisiez le contraire, vous me causeriez un grand déplaisir. » Cela dit, il partit avec sa compagnie et s'en retourna à son château.

Alors saint François fit asseoir ses compagnons et leur enseigna la manière de vivre qu'ils devaient suivre, eux et quiconque veut vivre religieusement dans les ermitages³. Et parmi les autres choses, il leur imposa tout particulièrement l'observance de la sainte pauvreté, en leur disant : « Ne vous en rapportez pas à l'offre charitable de Messire Roland au point d'offenser en quoi que ce soit notre dame Madame la Pauvreté. Tenez pour certain que plus nous fuirons la pauvreté, plus le monde nous fuira et plus nous souffrirons de besoins ; mais si nous embrassons bien étroitement la sainte pauvreté, le monde nous suivra et nous nourrira avec abondance. Dieu nous a appelés dans ce saint Ordre pour le salut du monde, et a établi ce pacte entre nous et le monde, que nous donnions au monde le bon exemple et que le monde pourvoie à nos besoins⁴. Persévérons donc dans la sainte pauvreté, car elle est la voie de perfection, le gage et les arrhes des richesses éternelles. » Et après beaucoup de belles et pieuses paroles et d'enseignements sur le même sujet, il conclut : « Telle est la façon de vivre que j'impose et à moi-même et à vous. Et, parce que je me vois approcher de la mort, j'ai l'intention de vivre dans la solitude, et de me recueillir avec Dieu, et de pleurer mes péchés devant lui. Frère Léon, quand il lui paraîtra bon, m'apportera un peu de pain et un peu d'eau ; ne laissez pour aucun motif quelque séculier venir à moi, mais répondez-lui à ma place. » Cela dit, il leur donna la bénédiction et s'en alla à la cellule du hêtre ; et ses compagnons restèrent au couvent, avec la ferme intention d'observer les commandements de saint François.

Après quelques jours, comme saint François se tenait à côté de ladite cellule, en considérant la disposition de la montagne et en s'émerveillant des grandes fissures et crevasses de ces énormes rochers⁵, il se mit en prière ; et il lui fut alors révélé par Dieu que ces fissures si merveilleuses avaient été faites miraculeusement à l'heure de la passion du Christ, quand, selon

confirmation de la donation de l'Alverne du 9 juillet 1274, *Codice diplomatico...*, p. 38 et s., rapporte que les fils du comte donnèrent aux frères la nappe sur laquelle mangea saint François, sa tasse de bois et la ceinture en corde de leur père, « *quam corrigeam, ut dixit idem comes et dicunt dicti filii, B. Franciscus eidem benedixit et cinxit et est valde miraculosa laborantibus in extremis et mulieribus in partum.* » La tasse et la ceinture sont conservées à l'Alverne. Voir, sur l'acte du 9 juillet 1274, P. Zeffirino Lazzeri, O.F.M., *L'atto di conferma della donazione della Verna*, dans *La Verna, contributi alla storia del santuario*, Arezzo, 1913, p. 7 et s.

2 Là où se trouve aujourd'hui la petite chapelle Sainte-Marie Magdeleine, au-dessous de la chapelle Saint-Pierre d'Alcantara, qui se trouve même presque en face de la porte d'entrée de l'église majeure.

3 Saint François a composé sur ce sujet un bref opuscule : *Règle pour les ermitages*.

4 Ces paroles de saint François sont traduites, presque littéralement, de la *Seconde Légende* de Thomas de Celano (2 C 70).

5 Les fissures et crevasses qui entourent la chapelle de la Magdeleine, et celles voisines du Sasso Spico.

ce que dit l'Évangéliste, les pierres se brisèrent⁶. Et Dieu voulut que cela apparût tout particulièrement sur le mont Alverne, pour signifier que sur ce mont la passion de Jésus-Christ devait se renouveler, dans son âme par l'amour et la compassion, et dans son corps par l'impression des Stigmates.

Après qu'il eut reçu cette révélation, saint François se renferma aussitôt dans la cellule, se recueillit tout en lui-même et se mit à approfondir le mystère de cette révélation. Et à partir de ce moment saint François commença à goûter plus souvent la douceur de la divine contemplation, par laquelle il était fréquemment si ravi en Dieu que ses compagnons le voyaient, le corps soulevé en l'air, et en extase hors de soi.

En ces ravissements contemplatifs, il lui était révélé par Dieu non seulement les choses présentes et futures, mais aussi les secrètes pensées et les désirs des frères, comme frère Léon, son compagnon, en eut, ces jours-là, la preuve par lui-même. Comme ledit frère Léon subissait une très grande tentation du démon, non point charnelle mais d'ordre spirituel, il lui vint grand désir d'avoir quelque pieux écrit de la main de saint François, et il pensait que, s'il l'avait, cette tentation disparaîtrait en tout ou en partie. Ayant ce désir, il n'osait pas, par honte et par respect, le faire connaître à saint François ; mais si frère Léon ne le lui dit pas, l'Esprit-Saint le lui révéla. Ce pourquoi saint François l'appela à lui, se fit apporter un encrier, une plume et du papier, et de sa main il écrivit une louange du Christ, suivant le désir du frère, et à la fin il fit le signe du **Tau**⁷ ; puis, il la lui donna en disant : « Prends, très cher frère, ce papier, et jusqu'à ta mort conserve-le avec soin. Que Dieu te bénisse et te garde contre toute tentation. Ne t'effraie pas parce que tu as des tentations, car, plus tu es assailli par les tentations, plus tu es, à mon sens, serviteur et ami de Dieu, et plus je t'aime. En vérité, je te dis que nul ne doit penser qu'il est un parfait ami de Dieu tant qu'il n'a pas subi beaucoup de tentations et de tribulations⁸. » Frère Léon reçut cet écrit avec la plus grande dévotion et la plus grande foi, et il fut aussitôt délivré de toute tentation⁹ ; il retourna au couvent et raconta à ses compagnons, en grande allégresse, quelle grâce Dieu lui avait faite au moment où il recevait cet écrit de la main de saint François. Les frères, en le gardant et en le conservant avec soin, firent ensuite par son intermédiaire beaucoup de miracles¹⁰.

A partir de ce moment, ledit frère Léon commença, avec grande pureté et bonne intention, à observer et à considérer attentivement la vie de saint François ; et à cause de sa pureté il mérita de voir maintes et maintes fois saint François ravi en Dieu et soulevé de terre, parfois à la hauteur de trois brasses, parfois à celle de quatre, parfois jusqu'à la cime du hêtre, et parfois il le vit élevé dans les airs si haut, et environné de tant de splendeur, que c'est à peine s'il pouvait le voir¹¹. Et que faisait ce frère dans sa simplicité ? Quand saint François était si peu élevé de terre qu'il pouvait l'atteindre, il allait doucement à lui, il lui prenait et baisait les pieds, et il disait avec larmes : « Mon Dieu, aie pitié de moi pécheur, et, par les mérites de ce saint homme, fais-moi obtenir ta grâce. » Une fois entre autres qu'il était ainsi sous les pieds de saint François,

6 Mt 27 51. - On retrouve la même idée dans la *Divine Comédie, Enfer*, XII, 31-45, XXI, 106-114.

7 La lettre majuscule grecque tau, T, représentant la croix.

8 Ces paroles de saint François sur les tentations se trouvent, presque textuellement, dans Thomas de Celano (2 C 118).

9 Le fait est rapporté aussi, mais sans l'indication du nom de frère Léon, par Thomas de Celano (2 C 49), et a été repris par saint Bonaventure (LM 11 9) ; on le retrouve encore dans le célèbre manuscrit Little, mais avec une curieuse variante ; saint François, au lieu de dire au frère de « conserver le papier avec soin », lui dit de « garder la Règle avec soin, *custodias Rogulam diligenter...* » ! cf. *Opuscules de critique historique*, fascicule XVIII, Paris, 1914-1919, p. 70.

10 On sait que cet émouvant autographe de saint François est conservé aujourd'hui dans la sacristie du Sacro Convento d'Assise.

¹¹ Depuis le début de la *Seconde Considération* jusqu'à cet endroit, l'auteur était indépendant des *Actus* ; ici, le parallélisme reprend plus ou moins fidèlement ; cf. *Actus*, 9 32-36, 39 1-7.

alors que celui-ci était si élevé de terre qu'il ne pouvait le toucher, il vit une cédule écrite en lettres d'or descendre du ciel et se poser sur la tête de saint François ; sur cette cédule étaient écrites ces paroles : « Ici est la grâce de Dieu » ; et après qu'il l'eut lue, il la vit retourner au ciel.

Par le don de cette grâce de Dieu qui était en lui, non seulement saint François était ravi en Dieu dans une contemplation extatique, mais encore il était parfois réconforté par des visions angéliques. Ainsi, un jour que saint François était absorbé par la pensée de sa mort et de l'état de son Ordre quand il ne serait plus, et qu'il disait : « Seigneur Dieu, qu'en sera-t-il, après ma mort, de ta pauvre petite famille, que, dans ta bonté, tu m'as confiée à moi pécheur ? Qui la réconfortera ? Qui la corrigera ? Qui te priera pour elle ? » et comme il répétait de telles paroles, un Ange envoyé par Dieu lui apparut et le réconforta en lui disant : « Je te dis de la part de Dieu que ton Ordre durera jusqu'au jour du Jugement ; qu'il n'y aura point de pécheur, si grand soit-il, qui, si dans son cœur il aime ton Ordre, ne trouve miséricorde auprès de Dieu ; et que nul de ceux qui persécuteront méchamment ton Ordre ne pourra vivre longtemps. De plus, aucun frère très coupable de ton Ordre, qui ne corrigera pas sa vie, ne pourra pas y persévérer longtemps¹². Aussi, ne t'attriste pas si tu vois dans ton Ordre quelques mauvais frères, qui n'observent pas la Règle comme ils le doivent, et ne pense pas pour cela que cet Ordre soit en péril ; car il y en aura toujours beaucoup, beaucoup, qui observeront parfaitement la vie de l'Évangile du Christ et la pureté de la Règle ; et ceux-là, aussitôt après leur vie mortelle, s'en iront à la vie éternelle sans passer aucunement par le purgatoire. D'autres l'observeront moins parfaitement, et ceux-là, avant d'aller au paradis, seront purifiés dans le purgatoire, mais la durée de leur purification sera mise par Dieu entre tes mains. Mais, de ceux-là qui n'observent pas du tout ta Règle, ne te préoccupe point, dit Dieu, car il ne s'en préoccupe point lui-même. » Et, après avoir dit ces paroles, l'Ange s'en alla, et saint François resta tout réconforté et consolé.

Ensuite, comme la fête de l'Assomption de Notre-Dame approchait, saint François se mit à la recherche d'un lieu plus solitaire et plus caché, où il pourrait faire, dans une plus grande solitude, le carême de saint Michel Archange, qui commençait à ladite fête de l'Assomption. Aussi il appela frère Léon et lui parla ainsi : « Va et reste sur la porte de l'oratoire du couvent des frères, et, quand je t'appellerai, reviens vers moi. » Frère Léon s'en alla et se plaça sur la porte ; saint François s'éloigna un peu et l'appela d'une voix forte. Frère Léon, s'entendant appeler, retourna vers lui, et saint François lui dit : « Mon fils, cherchons un autre lieu plus secret, d'où tu ne puisses m'entendre quand je t'appellerai. » Et en cherchant ils virent au flanc de la montagne, du côté du midi, un lieu très retiré et qui convenait bien à son intention ; mais on ne pouvait y aller, parce que devant il y avait une coupure dans le rocher, très horrible et effrayante : ce pourquoi ils y placèrent à grands efforts une planche formant pont, et ils passèrent de l'autre côté¹³. Alors saint François fit venir les autres frères et leur dit qu'il avait l'intention de faire le carême de saint Michel dans ce lieu solitaire ; aussi les pria-t-il de lui faire une petite cellule placée de telle sorte que, même s'il criait, ils ne puissent pas l'entendre. La cellule faite, saint François leur dit : « Retournez à votre couvent, et laissez-moi ici dans la solitude, car, avec l'aide de Dieu, j'ai l'intention de faire ici ce carême loin de tout bruit et sans avoir l'esprit troublé ; qu'aucun d'entre vous ne vienne donc à moi, et ne laissez venir à moi

¹² Ces privilèges de l'Ordre sont rapportés dans *le Speculum perfectionis* 79, et dans la *Chronique* de Thomas d'Eccleston. *De adventu Fratrum Minorum in Angliam, XIII, in fine*, éd. Little, Paris, 1909, p. 93 et s., traduction française dans *Sur les routes d'Europe*, Paris 1959, p. 125. La *Vie de frère Léon*, insérée dans la *Chronique des XXIV Généraux*, AF t. III. p. 67 et s., donne une version un peu différente : c'est le Christ lui-même, et non pas un Ange, qui fait ces promesses à saint François ; le Christ était assis sur une pierre que le Saint ordonna à Léon de laver avec de l'eau, du vin, de l'huile et du baume. La pierre est conservée aujourd'hui encore dans la chapelle de la Magdeleine, et porte une inscription très effacée du XIV^e siècle ; elle est appelée *Mensa (table) di S. Francesco* ; cf. P.S. Mencherini, *Guida...*, p. 86 et s.

¹³ Cette coupure est maintenant recouverte, à l'endroit où la planche fut jetée, par la galerie qui réunit l'église majeure à la chapelle des Stigmates ; elle commence près du Sasso Spico et se continue de l'autre côté, près de la grotte du « lit de saint François ».

aucun séculier. Mais toi, frère Léon, tu viendras à moi une seule fois par jour avec un peu de pain et d'eau, et une autre fois la nuit à l'heure de Matines ; tu viendras alors en silence, et quand tu seras à la tête du pont tu diras : « *Domine, labia mea aperies.* »¹⁴. Si je réponds, passe et viens à ma cellule¹⁵, et nous dirons Matines ensemble ; mais, si je ne te réponds pas, va-t-en immédiatement. » Saint François disait cela parce que parfois il était si ravi en Dieu qu'il n'entendait rien et ne s'apercevait de rien corporellement. Ayant dit cela, saint François leur donna sa bénédiction, et ils s'en retournèrent au couvent.

La fête de l'Assomption étant donc arrivée, saint François commença le saint carême, macérant son corps très âprement et dans une très grande abstinence, et réconfortant son esprit par de ferventes prières, veilles et disciplines. Et, par ces moyens, il croissait toujours de vertu en vertu et il disposait son âme à recevoir les divins mystères et les divines splendeurs, et son corps à soutenir les cruelles batailles des démons, avec lesquels il luttait souvent sous une forme sensible. Et il arriva une fois entre autres, pendant ce carême, que saint François, sortant un jour de la cellule en ferveur d'esprit et allant se mettre en prière très près de là, dans une grotte d'un rocher creux, d'où il y avait jusqu'à terre une très grande hauteur et un horrible et effroyable précipice¹⁶, le démon arriva soudain, avec impétuosité et vacarme très grands, sous une forme terrible, et il le frappa pour le précipiter de là en bas. Aussi saint François, n'ayant aucune retraite et ne pouvant souffrir l'aspect très cruel du démon, se retourna immédiatement, mains, visage, corps tout entier, vers le rocher, et se recommanda à Dieu, en cherchant à tâtons avec les mains s'il ne pourrait pas s'accrocher à quelque chose. Mais, comme il plut à Dieu qui ne laisse jamais tenter ses serviteurs plus qu'ils ne peuvent le supporter, le rocher auquel il s'accrochait s'ouvrit brusquement, par miracle, se creusa suivant la forme de son corps et le recueillit ; et, comme s'il avait mis les mains et le visage dans une cire liquide, la forme de son visage et de ses mains s'imprima ainsi dans ledit rocher ; aidé ainsi de Dieu, il échappa au démon.

Mais ce que le démon ne put faire alors à saint François, de le précipiter de là en bas, il le fit depuis, quelque temps après la mort de saint François, à l'un de ses chers et dévoués frères ; comme celui-ci arrangeait en ce même lieu quelques planches, pour que l'on pût se rendre là sans danger, par dévotion pour saint François et pour le miracle qui y avait eu lieu, le démon le poussa, un jour qu'il avait sur la tête une grande planche qu'il voulait y installer, et il le fit ainsi tomber de là en bas avec cette planche sur la tête. Mais Dieu, qui avait sauvé et préservé saint François de la chute, sauva et préserva par ses mérites son dévoué frère du péril de la chute ; car, en tombant, ledit frère se recommanda, avec grande dévotion et à haute voix, à saint François ; celui-ci apparut aussitôt, le saisit et le déposa ainsi en bas sur les rochers, sans heurt ni blessure. Comme les autres frères avaient entendu son cri dans sa chute, et qu'ils pensaient qu'il était mort et mis en pièces par une chute d'une telle hauteur sur des rochers aigus, ils prirent une civière, avec grande douleur et larmes, et s'en allèrent de l'autre côté de la montagne¹⁷, pour en rapporter les restes de son corps et pour les enterrer. Et ils étaient déjà descendus de la montagne lorsque ce frère qui était tombé vint à leur rencontre, cette planche, avec laquelle il était tombé, sur la tête, et chantant à haute voix le *Te Deum laudamus*. Les frères en furent singulièrement étonnés, et il leur raconta en détail toutes les circonstances de sa chute et comment saint François l'avait sauvé de tout danger. Tous les frères alors vinrent ensemble et

¹⁴ Ps 51 17. C'est le verset initial des Matines, et les *Actus*, 9 29, indiquent que la réponse de saint François devait en être la partie finale : « *Et os meum annuntiabit nomen tuum.* »

¹⁵ Cette seconde cellule de saint François se trouvait à l'endroit où est aujourd'hui la chapelle de la Croix ; cf. P.S. Mencherini, *Guida...*, p. 142 et s.

¹⁶ La hauteur est d'environ trente-huit mètres. On peut descendre facilement à la grotte par des escaliers ; cf. P.S. Mencherini, *Guida...*, p. 134 et s. Dans son *Traité des Conformités*, terminé en 1390, Barthélemy de Pise affirme que, de son temps, on voyait encore la trace des doigts de saint François : « *ut apparat hodie cernentibus* », *Analecta Franciscana*, t. IV, p.164.

¹⁷ Ils firent le tour de la masse rocheuse, en passant par la chapelle des oiseaux.

avec lui au lieu de la chute, en chantant le *Te Deum*, et en louant et remerciant Dieu et saint François du miracle qu'il avait accompli pour son frère¹⁸.

Saint François, continuant donc ledit carême comme il l'a été dit, bien qu'il soutînt beaucoup de combats contre le démon, recevait néanmoins de Dieu, de nombreuses consolations, non seulement par des visites angéliques, mais aussi par les oiseaux sauvages ; car, pendant tout le temps du carême, un faucon, qui nichait là près de sa cellule, le réveillait chaque nuit, un peu avant Matines, en chantant et en battant des ailes à sa cellule, et ne s'en allait pas avant qu'il ne se fût levé pour dire les Matines ; et quand saint François était plus fatigué une fois que l'autre, ou faible, ou malade, ce faucon, à la façon d'une personne discrète et compatissante, ne chantait que plus tard. Saint François prenait ainsi grand plaisir à cette sainte horloge, car la sollicitude du faucon chassait de lui toute paresse et l'incitait à prier ; et en outre il restait parfois, pendant le jour, familièrement avec lui¹⁹.

Finalement, quant à cette seconde considération, comme saint François était très affaibli corporellement, tant par sa grande abstinence que par les combats des démons, et qu'il voulait reconforter son corps par la nourriture spirituelle de l'âme, il commença à penser à la gloire sans mesure et à la joie des bienheureux de la vie éternelle ; et là-dessus il commença à prier Dieu qu'il lui concédât la grâce de goûter un peu de cette joie. Comme il était en cette pensée, il lui apparut tout à coup un Ange d'une très grande splendeur, qui tenait une viole de la main gauche et l'archet de la droite ; et comme saint François demeurait tout frappé de stupeur à la vue de cet Ange, celui-ci passa une fois l'archet sur la viole ; aussitôt une suavité de mélodie enivra de douceur l'âme de saint François et la fit défaillir, et elle était si grande que, selon ce qu'il raconta ensuite à ses compagnons, il lui semblait que, si l'ange avait tiré une seconde fois l'archet, son âme, par cette intolérable douceur, se serait séparée de son corps²⁰.

Et voilà quant à la seconde considération.

TROISIÈME CONSIDÉRATION

DE L'APPARITION DU SÉRAPHIN ET DE L'IMPRESSION DES STIGMATES A SAINT FRANÇOIS¹

Quant à la troisième considération, c'est-à-dire celle de l'apparition du Séraphin et de l'impression des Stigmates, il faut considérer que, la fête de la Croix de septembre² approchant, frère Léon alla une nuit, à l'heure accoutumée, pour dire les Matines avec saint François ; comme il avait coutume, il dit, de la tête du pont : « *Domine, labia mea aperies* »³ et saint François ne répondit pas ; alors frère Léon ne s'en retourna pas, comme saint François le lui avait ordonné, mais, dans une bonne et sainte intention, il passa le pont et entra doucement dans sa cellule ; ne l'y trouvant pas, il pensa qu'il était quelque part dans le bois, en prière. Aussi en

¹⁸ Ce frère serait le Bienheureux François Malefizi, de Florence, et sa chute aurait eu lieu en 1273. Il y a une longue note relative à l'identification de ce frère, dans *La Verna, contributi...*, p. 81 et 82, n. 2. L'auteur de cette note, le P. Raffaello Franci, O.F.M., dans un article intitulé *La Verna nei disegni di Jacopo Ligozzi*, reproduit un dessin, de 1607, de cet artiste, très intéressant par l'aspect des lieux à cette époque et où l'on voit tomber le frère.

¹⁹ La source de ce récit se trouve dans Thomas de Celano (2 C 168), mais l'Alverne n'y est pas cité ; l'auteur dit seulement : « dans un lieu désert. »

²⁰ Un récit qui présente une certaine analogie avec celui-ci, mais la scène est placée à Rieti, un an environ avant la mort du Saint, et il n'est pas question du second coup d'archet, se rencontre dans la *Légende de Pérouse*, 24, et dans Thomas de Celano (2 C 126). La *Légende de Pérouse* donne cette précision que saint François habitait à ce moment dans la maison de Tabaldo le Sarrasin.

¹ L'auteur développe, en y ajoutant des détails nouveaux, les chapitres 9, 37-70, et 3 8-10, des *Actus* ; il fait aussi de nombreux emprunts à saint Bonaventure.

² La fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, 14 septembre.

³ Voir plus haut, p. 1224, n. 14.

sort-il et, à la lumière de la lune, s'en va-t-il doucement le chercher par le bois : finalement, il entend la voix de saint François, il s'approche et il le voit à genoux, la face et les mains levées vers le ciel, qui parlait ainsi, en ferveur d'esprit : « Qui es-tu, ô mon très doux Dieu ? et moi, que suis-je, ver très méprisable, et ton inutile serviteur ? » Et ces mêmes paroles, il les répétait toujours et ne disait rien d'autre. Ce pourquoi frère Léon, fortement surpris de tout cela, leva les yeux et regarda vers le ciel ; et, en regardant, il vit venir du ciel une flamme de feu, très belle et très brillante, qui descendit se poser sur la tête de saint François ; et de ladite flamme il entendait sortir une voix qui parlait avec saint François ; mais frère Léon ne comprenait pas les paroles. Entendant cela et se jugeant indigne de rester si près de ce saint lieu, où était cette admirable apparition, craignant encore d'offenser saint François ou de le troubler dans sa consolation, s'il était aperçu, il se retira doucement en arrière, et, se tenant à l'écart, il attendait pour voir la fin. Et, regardant attentivement, il voit saint François tendre trois fois la main vers la flamme ; et finalement, après un long temps, il voit la flamme s'en retourner au ciel. Ce pourquoi il s'en va, tranquille et rempli de joie par cette vision, et s'en retourne à sa cellule.

Comme il s'en allait tranquillement, saint François l'entendit, au froissement des pieds sur les feuilles, et lui ordonna de l'attendre et ne pas bouger. Alors frère Léon, obéissant, s'arrêta et l'attendit avec une telle peur que, d'après ce qu'il raconta ensuite à ses compagnons, il aurait mieux aimé que la terre l'engloutît, que d'attendre saint François, qu'il pensait être irrité contre lui ; car il se gardait avec soin d'offenser sa paternité, de peur que, par sa faute, saint François ne le privât de sa compagnie. Saint François arriva donc à lui et lui demanda : « Qui es-tu ? » Frère Léon, tout tremblant, répondit « Je suis frère Léon, mon père. » Saint François lui dit : « Pourquoi es-tu venu ici, frère petite brebis ? Ne t'ai-je pas dit de ne pas venir m'observer ? Au nom de la sainte obéissance, dis-moi si tu as vu ou entendu quelque chose. » Frère Léon répondit « Père, je t'ai entendu parler et répéter plusieurs fois « Qui es-tu, ô mon très doux Dieu ? et moi, que suis-je, ver très méprisable et ton inutile serviteur ? » Alors frère Léon s'agenouilla devant saint François, se déclara coupable de la désobéissance qu'il avait commise contre son ordre, et lui demanda pardon avec beaucoup de larmes. Ensuite, il le pria dévotement de lui expliquer ces paroles qu'il avait entendues et de lui dire celles qu'il n'avait pas comprises.

Alors saint François, voyant que Dieu avait révélé ou concédé de voir certaines choses à l'humble frère Léon, à cause de sa simplicité et de sa pureté, consentit à lui révéler et à lui expliquer ce qu'il demandait et il parla ainsi : « Sache, frère petite brebis de Jésus-Christ, que, pendant que je disais ces paroles que tu as entendues, il était à ce moment montré à mon âme deux lumières, l'une qui était celle de la révélation et de la connaissance du Créateur, l'autre celle de la connaissance de moi-même. Quand je disais : « Qui es-tu, ô mon très doux Dieu ? », j'étais alors dans une lumière de contemplation, dans laquelle je voyais l'abîme de l'infinie bonté, sagesse et puissance de Dieu ; et quand je disais : « Qui suis-je ? etc. », j'étais dans une lumière de contemplation, dans laquelle je voyais la profondeur lamentable de mon abjection et misère, et c'est pour cela que je disais : « Qui es-tu, Seigneur d'infinie bonté, sagesse et puissance, qui daignes me visiter, moi qui ne suis qu'un méprisable et abominable ver ? » Et dans cette flamme que tu as vue était Dieu, qui me parlait sous cette forme comme il avait anciennement parlé à Moïse⁴. Et parmi les autres choses qu'il me dit, il me demanda de lui faire trois dons, et je lui répondais : « Mon Seigneur, je suis tout à toi, tu sais bien que je n'ai rien d'autre que la tunique et la corde et les braies, et ces trois choses aussi sont à toi : que puis-je donc offrir ou donner à ta majesté ? » Alors Dieu me dit : « Cherche dans ton sein et offre-moi ce que tu y trouveras ». Je cherchai et j'y trouvai une boule d'or, et je l'offris à Dieu ; et je fis ainsi trois fois, selon que trois fois Dieu me le commanda ; puis je m'agenouillai trois fois, et bénis et remerciai Dieu, qui m'avait donné quelque chose à lui offrir. Et aussitôt il me fut donné de comprendre que ces trois offrandes signifiaient la sainte obéissance, la très haute pauvreté et la très splendide chasteté, que Dieu, par sa grâce, m'a concédé d'observer si parfaitement que ma conscience ne me fait aucun reproche. Et de même que tu m'as vu mettre la main dans mon sein

⁴ Cf. Ex 3 1- 4 17.

et offrir à Dieu ces trois vertus, représentées par ces trois boules d'or que Dieu avait déposées dans mon sein, ainsi Dieu a donné à mon âme cette vertu que je loue et le magnifie toujours, et de cœur et de bouche, pour tous les biens et pour toutes les grâces qu'il m'a concédées par sa très sainte bonté. Voilà les paroles que tu as entendues, et voilà pourquoi j'ai levé trois fois les mains comme tu l'as vu. Mais garde-toi bien, frère petite brebis, de recommencer à m'observer, et retourne à ta cellule avec la bénédiction de Dieu, et prends de moi un soin diligent, car d'ici peu de jours Dieu fera sur cette montagne des choses si grandes et si merveilleuses que le monde entier s'en émerveillera ; car il fera certaines choses nouvelles qu'il ne fit jamais à aucune créature en ce monde. »

Cela dit, il se fit apporter le livre des Evangiles, parce que Dieu avait révélé à son âme qu'en ouvrant trois fois le livre des Evangiles, il lui serait montré ce qu'il plaisait à Dieu de faire de lui. Dès qu'on eut apporté le livre, saint François se jeta en prière ; sa prière terminée, il se fit trois fois ouvrir le livre, de la main de frère Léon, au nom de la sainte Trinité ; et comme il plut à la divine volonté, les trois fois il se présenta toujours devant lui la Passion du Christ⁵. Par quoi il lui fut donné à entendre que, comme il avait suivi le Christ dans les actes de sa vie, ainsi il devait le suivre et se conformer à lui, dans les afflictions et douleurs de la Passion, avant de quitter cette vie.

Et à partir de ce moment saint François commença à goûter et à sentir plus abondamment la douceur de la divine contemplation et des divines visites. Parmi celles-ci il en eut une qui préparait immédiatement l'impression des Stigmates, sous cette forme. Le jour qui précède la fête de la Croix de septembre, comme saint François était en prière dans le secret de sa cellule, l'Ange de Dieu lui apparut et lui dit de la part de Dieu : « Je t'exhorte et t'avertis afin que tu prépares et disposes, humblement et en toute patience, à recevoir ce que Dieu voudra faire en toi. » Saint François répondit : « Je suis prêt à supporter patiemment tout ce que mon Seigneur me veut faire. » Et cela dit, l'Ange s'en alla.

Arrive le jour suivant, c'est-à-dire le jour de la Croix⁶, et saint François, le matin, de bonne heure avant le jour, se jette en prière devant la porte de sa cellule, la face tournée vers l'Orient, et il pria en ces termes : « Mon Seigneur Jésus-Christ, je te prie de m'accorder deux grâces avant que je meure : la première est que, durant ma vie, je sente dans mon âme et dans mon corps, autant qu'il est possible, cette douleur que toi, ô doux Jésus, tu as endurée à l'heure de ta très cruelle Passion ; la seconde est que je sente dans mon cœur, autant qu'il est possible, cet amour sans mesure dont toi, Fils de Dieu, tu étais embrasé et qui te conduisait à endurer volontiers une telle Passion pour nous pécheurs. » Il resta longtemps en cette prière et il comprit alors que Dieu l'exaucerait et que, autant qu'il serait possible à une simple créature, il lui serait concédé de sentir en une faible mesure les choses susdites.

Ayant reçu cette promesse, saint François commença à contempler avec une très grande dévotion la Passion du Christ et son infinie charité. Et la ferveur de la dévotion croissait tellement en lui qu'il se transformait tout entier en Jésus, par amour et par compassion. Comme il était en cet état et qu'il s'enflammait dans cette contemplation, il vit, en cette même matinée, venir du ciel un Séraphin avec six ailes de feu resplendissantes ; comme ce Séraphin, dans son vol rapide, s'approchait tellement de saint François qu'il pouvait le bien voir, il reconnut

⁵ L'origine de ce récit se trouve dans Thomas de Celano (1 C 92-93), mais le nom de l'ermitage où le fait se passe n'y est pas donné et il n'y est pas question de frère Léon : c'est saint François lui-même qui ouvre le livre. L'auteur des *Considérations* s'inspire directement de saint Bonaventure (LM 13 2).

⁶ L'auteur des *Considérations* fixe avec précision au 14 septembre la stigmatisation de saint François ; une révélation de 1282, que les Bollandistes considèrent comme fort suspecte, avait déjà indiqué cette date; cf. *Acta Sanctorum*, octobre, t. 11, p. 859 et s. saint Bonaventure, 1. c. 13 3, dit seulement : « ... quodam mane circa festum Exaltationis Sanctae Crucis... » L'auteur des *Actus* 9 68, emploie la même expression. La prudence de saint Bonaventure nous oblige à n'accueillir qu'avec réserve l'indication donnée par l'auteur des *Considérations*. Voir plus loin, n. 12.

clairement qu'il avait en lui l'image d'un homme crucifié et que les ailes étaient disposées de telle sorte que deux se déployaient sur sa tête, deux se déployaient pour voler, et les deux autres couvraient tout son corps⁷.

En voyant cela, saint François fut fortement effrayé et, en même temps, rempli d'allégresse et de douleur mêlée d'étonnement. Il éprouvait une très grande allégresse de ce gracieux aspect du Christ, qui lui apparaissait avec tant de familiarité et qui le regardait si gracieusement : mais, d'autre part, en le voyant cloué sur la croix, il éprouvait une douleur, sans mesure, de compassion. Ensuite, il s'étonnait beaucoup d'une vision si surprenante et si insolite, car il savait bien que les douleurs de la Passion ne conviennent pas à l'immortalité d'un esprit séraphique. Comme il restait dans cet étonnement, il lui fut révélé par celui qui apparaissait, que, par la divine providence, cette vision lui était montrée sous cette forme pour qu'il comprît que ce n'était pas par un martyr corporel, mais par un embrasement spirituel, qu'il devait être tout transformé à la ressemblance formelle du Christ crucifié.

Pendant cette merveilleuse apparition, tout le mont Alverne semblait brûler d'une flamme très éclatante, qui resplendissait et qui illuminait toutes les montagnes et vallées des environs, comme si le soleil avait brillé sur la terre. Aussi des bergers qui veillaient par là, voyant le mont embrasé et enveloppé d'une telle lumière, eurent une très grande peur, comme ils le racontèrent ensuite aux frères, en affirmant que cette flamme avait duré sur le Mont Alverne l'espace d'une heure et plus⁸. De même, à la splendeur de cette lumière, qui resplendissait à travers les fenêtres dans les auberges des environs, certains muletiers, qui se rendaient en Romagne⁹, se levèrent, croyant que le soleil était levé, sellèrent et chargèrent leurs bêtes, puis, quand ils furent en chemin, ils virent disparaître ladite lumière et se lever le soleil matériel.

Dans ladite apparition séraphique, le Christ, qui apparaissait, parla à saint François de certaines choses secrètes et sublimes, que saint François ne voulut jamais, pendant sa vie, révéler à personne, mais qu'il révéla après sa mort, comme on le montrera plus loin¹⁰. Ces paroles furent les suivantes : « Sais-tu, dit le Christ, ce que j'ai fait ? Je t'ai donné les stigmates qui sont les marques de ma Passion, pour que tu sois mon gonfalonier. Et comme au jour de ma mort je suis descendu dans les Limbes et que j'en ai tiré toutes les âmes que j'y ai trouvées, par la vertu de mes Stigmates, de même je t'accorde que chaque année, au jour de ta mort, tu ailles au purgatoire, et que toutes les âmes de tes trois Ordres, c'est-à-dire des Mineurs, des Sœurs et des Continents¹¹, et aussi des autres qui t'auront été très dévots, que tu y trouveras, tu les en tires, par la vertu de tes Stigmates, et les conduises à la gloire du paradis, pour que tu me sois conforme dans la mort, comme tu l'es dans la vie. »

Cette vision admirable disparaissant donc après un long espace de temps et ces paroles secrètes, laissa au cœur de saint François une ardeur sans mesure et une flamme d'amour divin,

⁷ Le description est conforme à celle D'Isaïe, 6 2, en ce qui concerne le nombre et la disposition des ailes. - L'auteur des *Considérations* traduit presque littéralement saint Bonaventure (LM 13 3) ; cf. 1 C 94, et 3 C 4. L'allusion des *Actus* 9 68, à la stigmatisation est extraordinairement brève, et l'auteur renvoie à « la Légende de saint François ».

⁸ Cf. *Actus*, 9 69. Mais l'épisode des muletiers, qui va suivre immédiatement, ne se rencontre pas dans les *Actus*. Par contre, on y lit : 9 70, cette réflexion : « Pourquoi ces Stigmates sacrés furent-ils imprimés sur saint François, c'est ce qui n'est pas encore entièrement connu. Mais, comme il le disait lui-même à ses compagnons, la révélation de ce grand mystère est réservée à l'avenir. » Ainsi que le fait remarquer le P. Bughetti, éd. citée, p. 216, n. 2, ce qui était « l'avenir » pour l'auteur des *Actus* est le passé pour l'auteur des *Considérations*.

⁹ La route de Bibbiena à Bagno di Romagna par les Mandrioli passe à l'ouest de l'Alverne, qui se trouve donc à l'est pour les voyageurs qui la suivent.

¹⁰ Voir p. 1259 et s.

¹¹ Les Mineurs, les Pauvres Dames ou Clarisses, le Tiers-Ordre.

et laissa dans sa chair une merveilleuse image et empreinte de la Passion du Christ¹² : car aussitôt dans les mains et dans les pieds de saint François commencèrent à apparaître les marques des clous, de la manière qu'il venait de voir sur le corps de Jésus crucifié, qui lui était apparu sous la forme d'un Séraphin ; et ainsi ses mains et ses pieds paraissaient cloués en leur milieu par des clous, dont les têtes, hors de la chair, se trouvaient dans les paumes des mains et sur la partie supérieure des pieds, et dont les pointes ressortaient sur le dos des mains et dans les plantes des pieds : ils paraissaient recourbés et rivés en sorte que, sous cette courbure, dans ce repli, qui tout entier faisait saillie sur la chair, on aurait pu facilement passer le doigt comme dans un anneau ; et les têtes des clous étaient noires et rondes. De même, dans son côté droit il apparut la plaie d'un coup de lance, non cicatrisée, rouge et ensanglantée, qui dans la suite jetait souvent du sang de la sainte poitrine de saint François, et lui ensanglantait sa tunique et ses braies. Aussi ses compagnons s'étant aperçus, avant de le savoir par lui, qu'il ne se découvrait ni les mains ni les pieds et qu'il ne pouvait poser à terre la plante des pieds, trouvant ensuite sa tunique et ses braies ensanglantées quand ils les lui lavaient, eurent la certitude qu'il avait manifestement empreinte, aux mains et aux pieds, et de même au côté, l'image et la ressemblance du Christ crucifié. Et bien qu'il s'ingéniât beaucoup à cacher et à dissimuler ces Stigmates glorieux, si clairement empreints dans sa chair, comme il voyait d'autre part qu'il pouvait mal les dissimuler à ses compagnons familiers, et comme il craignait néanmoins de dévoiler les secrets de Dieu, il tomba dans un grand doute : devait-il ou non révéler la vision séraphique et l'impression des Stigmates ? Finalement, par scrupule de conscience, il appela à lui quelques-uns de ses frères les plus familiers, et il leur demanda conseil, mais en leur soumettant son doute sous des formules générales et sans révéler le fait. Parmi ces frères, il y en avait un de grande sainteté, qui avait nom frère Illuminé¹³ : celui-là, vraiment illuminé par Dieu, comprit que saint François devait avoir vu des choses merveilleuses, et lui répondit donc ainsi : « Frère François, sache que ce n'est pas seulement pour toi, mais aussi pour les autres, que Dieu te montre parfois ses secrets sacrés ; c'est pourquoi tu as raison de craindre que, si tu tiens caché ce que Dieu t'a montré pour l'utilité d'autrui, tu ne mérites d'être blâmé. » Alors saint François, touché par ces paroles, leur rapporta toute la manière et la forme de la susdite vision, en ajoutant que le Christ, qui lui était apparu, lui avait dit certaines choses qu'il ne redirait jamais pendant sa vie¹⁴.

Bien que ces plaies très saintes lui fissent venir au cœur une très grande allégresse, en tant qu'elles lui avaient été imprimées par le Christ, néanmoins elles lui donnaient, dans sa chair, dans les sensations de son corps, une souffrance intolérable. Ce pourquoi contraint par la nécessité, il choisit frère Léon, parmi les autres le plus simple et le plus pur, à qui il révéla tout : il lui laissait voir et toucher ses saintes plaies et les bander avec des linges pour calmer la douleur et recevoir le sang qui sortait et coulait des dites plaies. Ces bandages, lorsqu'il était malade, il laissait les changer souvent, tous les jours même, sauf du jeudi soir au samedi matin, parce qu'il ne voulait pas que, durant ce temps, la douleur de la Passion du Christ, qu'il supportait dans son corps, fût adoucie en quoi que ce soit par quelque médecine ou remède

¹² La description qui va suivre est traduite presque littéralement de saint Bonaventure (LM 13 3). Autres descriptions des Stigmates : dans la Lettre de frère Elie annonçant aux frères la mort de saint François, lettre écrite au mois d'octobre 1226, P.S. Mencherini, *Codice diplomatico...*, p.7 et s., avec une abondante bibliographie ; - dans Thomas de Celano (1 C 94-95 ; 3 C 4) dans la *Légende dite des Trois Compagnons*, 70. La meilleure étude critique sur les nombreux problèmes que soulèvent ces textes est, à mon avis, celle du P. M. Bihl, O.F.M., publiée dans AFH 3, 1910, p. 393 et s.

¹³ Frère Illuminé de Rieti avait été le compagnon de saint François pendant son voyage en Egypte ; sur frère Illuminé, cf. P. G. Golubovich, *O.F.M., Biblioteca biobibliografica della Terra Santa et dell' Oriente francescano*, t. 1, Quaracchi, 1906, p. 33, n. 3, 36 et s. Il est cité par Dante dans la *Divine Comédie, Paradis, XII*, 130.

¹⁴ L'auteur des *Actus*, 9 71, termine le chapitre consacré à l'Alverne et à la Stigmatisation, par cette note : « Frère Jacques de Massa a connu ces faits de la bouche de frère Léon, et frère Hugolin de Monte Santa Maria de la bouche dudit frère Jacques, et moi qui écris, de la bouche de frère Hugolin, homme entièrement digne de foi ».

humain : car pendant ce temps Notre Sauveur Jésus-Christ avait été saisi, crucifié, mis à mort et enseveli pour nous. Il arriva parfois que, pendant que frère Léon lui changeait le bandage de la plaie du côté, saint François, sous le coup de la douleur qu'il éprouvait par l'enlèvement de cette bande ensanglantée, mît la main sur la poitrine de frère Léon ; au toucher de ces mains sacrées, frère Léon sentait une telle douceur de dévotion en son cœur, qu'il s'en fallait de peu qu'il ne tombât à terre évanoui¹⁵.

Finalement, quant à cette troisième considération, saint François, ayant terminé le carême de saint Michel Archange, se disposa, par une divine révélation, à retourner à Sainte-Marie des Anges. Aussi appela-t-il à lui frère Massée et frère Ange, et après beaucoup de paroles et de saints enseignements, il leur recommanda, avec autant de force qu'il le put, cette sainte montagne, en leur disant qu'il lui fallait retourner avec frère Léon à Sainte-Marie des Anges. Et cela dit, il prit congé d'eux, les bénit au nom de Jésus crucifié, et leur tendit, pour condescendre à leurs prières, ses très saintes mains, ornées de ces glorieux Stigmates, à voir, à toucher et à baiser. Et, les laissant ainsi consolés, il les quitta et descendit de la montagne sainte.

A la louange du Christ. Amen.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION

COMMENT SAINT FRANÇOIS, APRÈS L'IMPRESSION DES STIGMATES, QUITTA L'ALVERNE ET RETOURNA A SAINTE-MARIE DES ANGES¹

Quant à la quatrième considération, il faut savoir ceci : après que le véritable amour du Christ eut parfaitement transformé saint François en Dieu et en la véritable image du Christ crucifié, comme il avait terminé le carême de quarante jours en l'honneur de saint Michel Archange, sur le mont Alverne, François, cet homme angélique, descendit de la montagne, après la solennité de saint Michel, avec frère Léon et avec un pieux paysan, sur l'âne duquel il était assis, parce qu'il ne pouvait marcher que péniblement à cause des clous de ses pieds².

Comme saint François était donc descendu de la montagne, que la renommée de sa sainteté s'était répandue dans le pays, et que les bergers avaient raconté qu'ils avaient vu tout embrasé le mont Alverne, ce qui était signe de quelque grand miracle que Dieu avait fait en faveur de saint François, les gens des environs, apprenant qu'il passait, s'en venaient tous pour le voir, hommes et femmes, petits et grands : et tous, avec grande dévotion et désir, s'ingéniaient à le toucher et à lui baiser les mains. Bien qu'il eût les mains bandées, il ne pouvait les refuser à la dévotion de ces gens, mais néanmoins, pour mieux cacher les Stigmates, il les enveloppait encore et les recouvrait de ses manches, et il ne leur tendait seulement à baiser que ses doigts découverts.

Mais quoiqu'il s'efforçât de celer et de dissimuler le secret sacré des glorieux Stigmates, pour fuir toute occasion de gloire mondaine, il plut à Dieu pour sa gloire de faire éclater beaucoup de miracles, par la vertu desdits Stigmates, en particulier pendant ce voyage de l'Alverne à Sainte-Marie des Anges, puis en très grand nombre par diverses parties du monde, durant sa vie et après sa mort glorieuse : et cela pour que leur vertu cachée et merveilleuse, et aussi la charité sans mesure et la miséricorde du Christ à l'égard de saint François, à qui il les avait

¹⁵ Cf. Actus, **39** 8-10.

¹ Le 30 septembre 1224. - Ce titre est incomplet et ne se rapporte, comme on va s'en rendre compte, qu'à la première partie du récit.

² Trois points seulement de l'itinéraire suivi par saint François vont être indiqués avec précision : Borgo San Sepolcro, Monte Casale et Città di Castello. La tradition y ajoute le mont Casella, Monte Acute et Anghiari ; cf. P.S. Mencherini, *Guida...*, p. 314 et s. A ce propos, Paul Sabatier remarque : « Ce chemin pour aller de l'Alverne à Borgo San Sepolcro est loin d'être le plus court ou le plus facile, mais au lieu de gagner immédiatement la plaine on reste encore de longues heures sur les cimes. Tout François n'est-il pas dans ce choix ? » *Vie de S. François d'Assise*, Paris, 1894, p. 43, n. 1.

merveilleusement donnés, se manifestassent au monde par des miracles clairs et évidents, dont nous allons rapporter ici quelques-uns³.

Ainsi, alors que saint François s'approchait d'un village qui était aux confins du territoire d'Arezzo, une femme toute en pleurs se présenta devant lui, son fils sur les bras, qui avait huit ans et, depuis quatre ans, était hydropique ; et il avait le ventre si démesurément enflé que, debout, il ne pouvait voir ses pieds. Comme cette femme avait mis son fils devant lui, en le priant de prier Dieu pour lui, saint François se mit d'abord en prière, puis, sa prière faite, il mit ses mains saintes sur le ventre de l'enfant : aussitôt toute enflure disparut, il fut complètement guéri, et saint François le rendit à sa mère ; elle le reçut avec une très grande allégresse, et le ramena chez elle, en remerciant Dieu et son saint. Et elle montrait volontiers son fils guéri à tout le voisinage qui venait chez elle pour le voir⁴.

Le même jour, saint François passa par Borgo San Sepolcro ; et avant qu'il ne s'approchât du château, la foule des gens du château et des villages environnants vinrent à sa rencontre, et beaucoup d'entre eux allaient au-devant de lui, des rameaux d'oliviers à la main et criant à voix forte : « Voici le Saint ! Voici le Saint ! » Et par dévotion et désir que les gens avaient de le toucher, ils faisaient grande foule et presse autour de lui. Mais lui, allant l'esprit élevé et ravi en Dieu dans la contemplation, bien qu'il fût touché ou tenu ou tiré, ne sentit, comme quelqu'un d'insensible, rien du tout de ce qui se faisait ou disait autour de lui, et il ne s'aperçut même pas qu'il passait par ce château et ce pays. Aussi, Borgo passé et la foule retournée chez elle, comme il arrivait à un hôpital de lépreux, bien à un mille au-delà de Borgo, et qu'il revenait à lui comme s'il venait de l'autre monde, ce contemplateur céleste demanda à son compagnon : « Quand serons-nous près de Borgo ? » En vérité, son âme, fixée et ravie dans la contemplation des choses célestes n'avait rien senti des choses de la terre, ni de la diversité des lieux et du temps, ni des personnes rencontrées⁵. Cela lui arriva d'ailleurs plusieurs autres fois, ce dont ses compagnons eurent la preuve par une claire expérience.

Ce soir-là, saint François arriva au couvent des frères de Monte Casale, où il y avait un frère si cruellement malade et si horriblement tourmenté par la maladie, que son mal paraissait plutôt tribulation et tourment démoniaque que maladie naturelle ; car parfois il se jetait à terre de tout son corps, dans un très grand tremblement et l'écume à la bouche ; tantôt tous les membres de son corps se contractaient, tantôt ils se détendaient ; tantôt il se tordait, tantôt sa nuque touchait ses talons, et il se jetait en l'air et retombait couché sur le dos. Comme saint François était à table et qu'il entendait les frères parler de ce frère si misérablement malade d'une maladie sans remède, il en eut compassion, il prit un morceau de pain qu'il mangeait, fit dessus le signe de la croix avec ses saintes mains stigmatisées et l'envoya au frère malade. Aussitôt que le malade l'eut mangé, il fut complètement guéri et jamais plus il ne se ressentit de cette maladie⁶.

Arriva le matin suivant, et saint François envoya deux des frères qui étaient dans ce couvent demeurer sur l'Alverne, et avec eux il renvoya le paysan qui était venu avec lui, derrière l'âne qu'il lui avait prêté, voulant qu'il retournât avec sa bête dans sa maison.

³ Cf. saint Bonaventure (LM 13 5) où l'on retrouve les mêmes idées. La phrase par laquelle commence la *Quatrième Considération* : « Après que le véritable amour du Christ eut parfaitement transformé... » est presque littéralement traduite de ce passage de saint Bonaventure, qui s'est inspiré de la *I^{re} Epître aux Corinthiens* 3 18.

⁴ Ce miracle est rapporté par Thomas de Celano plus brièvement, mais comme ayant eu lieu dans le diocèse de Rieti (3 C 174) ; l'erreur s'explique facilement : *Reatinus*, de Rieti ; *Aretinus*, d'Arezzo.

⁵ Le fait est raconté, sans indication de temps, par Thomas de Celano (2 C 98) ; mais la mention de l'âne et de l'hôpital des lépreux, ainsi que l'expression *caelestium contemplator*, se retrouvent dans son récit ; Celano ajoute que l'on coupait des morceaux de la tunique du Saint.

⁶ Thomas de Celano rapporte ce miracle (1 C 68) mais sans indication ni de temps, ni de lieu ; il ne fait non plus aucune allusion à la bouchée de pain ; ce dernier détail se trouve dans saint Bonaventure (LM 12 11).

Comme les frères faisaient route avec ledit paysan et entraient sur le territoire d'Arezzo, quelques gens du pays les virent de loin et en eurent grande allégresse, car ils pensaient que c'était saint François qui avait passé par là deux jours plus tôt : or il y avait là la femme de l'un deux, qui était depuis trois jours dans les douleurs de l'accouchement et qui se mourait de ne pouvoir accoucher, et ils pensaient la ravoir guérie et délivrée si saint François lui imposait ses saintes mains. Mais à l'approche desdits frères, après qu'ils eurent reconnu que ce n'était pas saint François, ils en eurent une grande tristesse ; mais là où le saint n'était pas corporellement, son pouvoir ne manqua pourtant pas, parce que la foi ne leur manquait pas. O merveille ! La femme se mourait et portait déjà l'empreinte de la mort. Ces gens demandèrent aux frères s'ils n'avaient point quelque objet qui eût été touché par les mains très saintes de saint François. Les frères réfléchirent et cherchèrent avec soin, mais en fin de compte ils ne trouvèrent rien que saint François eût touché de la main, si ce n'est la bride de l'âne sur lequel il était venu. Ils prirent cette bride avec grand respect et dévotion et la posèrent sur le corps de la femme enceinte, en invoquant pieusement le nom de saint François et en la lui recommandant avec foi. Quoi de plus ? Aussitôt que la femme eut sur elle ladite bride, elle fut immédiatement délivrée de tout danger, et elle accoucha facilement, avec joie et santé⁷.

Saint François, après qu'il fut resté quelques jours dans ledit couvent, s'en alla et gagna Città di Castello : et voici que beaucoup de citadins lui conduisirent une femme possédée depuis longtemps du démon, et le prièrent humblement de la délivrer parce qu'elle troublait tout le pays, soit par ses hurlements douloureux, soit par ses cris féroces, soit par ses aboiements de chien. Alors saint François, après avoir d'abord prié et fait sur elle le signe de la croix, ordonna au démon de la quitter ; et aussitôt il s'en alla et la laissa saine de corps et d'esprit⁸.

Le bruit de ce miracle se répandit dans le peuple, et alors une autre femme lui apporta avec une grande foi son enfant, gravement malade d'une plaie cruelle et lui demanda dévotement de vouloir bien faire sur lui le signe de la croix. Saint François, accédant à sa dévotion, prend alors ce petit enfant, enlève le bandage de la plaie, le bénit, en faisant trois fois sur la plaie le signe de la croix, y replace le bandage de ses mains, et le rend à sa mère ; comme il était tard, elle le mit immédiatement au lit pour dormir. Au matin, elle va pour tirer son fils du lit et elle le trouve sans bandage, elle le regarde et elle le trouve aussi parfaitement guéri que s'il n'avait jamais eu aucun mal, à cela près qu'à l'endroit de la plaie il s'était formé une excroissance de chair qui ressemblait à une rose vermeille ; et c'était plutôt un témoignage du miracle qu'une marque de la plaie, car, ladite rose persistant tout le temps de sa vie, elle engageait souvent le miraculé à être dévot envers saint François qui l'avait guéri.

Saint François demeura alors un mois en cette ville, à la prière pleine de dévotion des habitants, et pendant ce temps, il fit beaucoup d'autres miracles ; puis il partit de là pour se rendre à Sainte-Marie des Anges, avec frère Léon et avec un brave homme qui lui prêtait son petit âne, sur lequel saint François cheminait.

Or il advint que, tant à cause des mauvaises routes que du grand froid, après avoir cheminé toute la journée, ils ne purent arriver à aucun lieu où il leur fût possible de loger : ce pourquoi, contraints par la nuit et le mauvais temps, ils se réfugièrent sous le bord d'un rocher creux pour se protéger contre la neige et contre la nuit qui survenait. Comme le brave homme à qui

⁷ Le fait est raconté un peu différemment par Thomas de Celano (1 C 63) ; le lieu est le même ; le temps n'est pas indiqué ; il s'agit d'un cheval et non d'un âne ; mais l'auteur des *Considérations* avait manifestement Celano sous les yeux, car il termine son récit en des termes identiques : « *quae incontinenti, remoto periculo, cum gaudio peperit et salute* ». Cf. saint Bonaventure (LM 12 11).

⁸ Mêmes observations : Celano (1 C 70) indique, comme l'auteur des *Considérations*, que les habitants de Città di Castello demandaient la délivrance de la femme parce qu'elle les troublait : « *illos turbaverat barriendo* ». Il nous reste l'impression, un peu fâcheuse, que ces braves gens pensaient beaucoup plus à eux-mêmes qu'à la possédée. Cf. saint Bonaventure (LM 12 10).

appartenait l'âne se trouvait ainsi mal à l'aise et mal couvert, et que le froid l'empêchait de dormir - il n'y avait là aucun moyen de faire du feu - il commença à se lamenter tout bas en lui-même et à se plaindre, et il murmurait presque contre saint François, qui l'avait conduit en pareil lieu. Alors saint François, se rendant compte de cela, eut pitié de lui, et, en ferveur d'esprit, il étendit la main sur lui et le toucha. O merveille ! Aussitôt qu'il l'eut touché de sa main embrasée et transpercée par le feu du Séraphin, tout froid disparut, et une telle chaleur entra en lui et l'enveloppa qu'il lui paraissait être près de la bouche d'une fournaise ardente : aussi, l'âme et le corps réconfortés, il s'endormit aussitôt, et cette nuit-là, d'après ce qu'il raconta, il dormit plus suavement jusqu'au matin, parmi les rochers et la neige, qu'il ne l'avait jamais fait dans son propre lit⁹.

Ils cheminèrent ensuite le lendemain et arrivèrent à Sainte-Marie des Anges : comme ils en approchaient, frère Léon lève les yeux au ciel et regarde vers ledit couvent de Sainte-Marie. Et en regardant il voit une très belle croix, où était la figure du Crucifié, aller devant saint François, qui marchait devant lui. Et ainsi ladite croix allait devant la face de saint François, se conformant à ses actes, s'arrêtant quand il s'arrêtait, allant quand il allait : et cette croix était d'une telle splendeur que non seulement elle resplendissait sur la face de saint François, mais qu'elle illuminait l'air tout entier aux alentours ; et elle persista jusqu'à ce que saint François fût entré dans le couvent de Sainte-Marie¹⁰.

Saint François étant donc arrivé au couvent avec frère Léon, ils furent reçus par les frères avec la plus grande allégresse et charité. Et à partir de ce moment, saint François demeura la plupart du temps dans ce couvent de Sainte-Marie, jusqu'à sa mort. Et la renommée de sa sainteté et de ses miracles se répandait, continuellement, de plus en plus, dans l'Ordre et par le monde, encore que, dans sa très profonde humilité, il cachât autant qu'il le pouvait les dons et grâces de Dieu et s'appelât lui-même un très grand pécheur.

Frère Léon s'en étonna une fois et naïvement il pensa en lui-même : « Voici que celui-là s'appelle un très grand pécheur en public, or il est venu à l'Ordre déjà âgé, il est comblé d'honneurs par Dieu, et cependant il ne s'est jamais en secret confessé du péché charnel¹¹ : serait-il vierge ? » Et là-dessus il commença à lui venir un très grand désir d'en savoir le vrai ; mais il n'avait pas la hardiesse d'interroger saint François : aussi recourut-il à Dieu et, comme il le pria instamment de lui révéler ce qu'il désirait savoir, il mérita grâce à ses nombreuses prières d'être exaucé, et il lui fut révélé par une certaine vision que saint François était vraiment vierge de corps : car il vit, dans une vision, saint François siéger dans un lieu élevé et excellent, où personne ne pouvait ni aller ni atteindre, et il lui fut dit en esprit que ce lieu si haut et si excellent signifiait, en saint François, l'excellence de la chasteté virginale, qui raisonnablement convenait à la chair qui devait être ornée des Stigmates sacrés du Christ¹².

⁹ Ce récit et même plusieurs des expressions employées sont empruntées à saint Bonaventure (LM 13 7). Une curieuse remarque cependant. Alors que nous lisons ici : « sa main embrasée et transpercée par le feu du Séraphin », saint Bonaventure avait écrit : « *manus... quae seraphici calculi gerebat incendium* ». L'auteur des *Considérations* a laissé tomber le mot *calculus*, charbon. Ne s'est-il pas aperçu de l'allusion à Isaïe 6 6 ?

¹⁰ Cette vision de frère Léon est empruntée aux *Actus* 37 5-7 ; mais elle y est racontée sans aucune indication ni de temps, ni de lieu.

¹¹ Frère Léon était le confesseur de saint François.

¹² Ce récit se retrouve dans la *Vie de frère Léon*, insérée dans la *Chronique des XXIV Généraux*. AF, t.III p. 68, mais sans la remarque finale. Le texte de la *Vie de frère Léon*, quoique plus court, est beaucoup plus clair. On y lit, en effet : « ... *maxime quia in saeculo [beatus Franciscus] fuerat valde iucundus et inter lascivos iuvenes enutritus* », ce qui est une allusion évidente au fameux début de la *Première Légende* de Thomas de Celano, 1-3, et aux controverses que ce texte avait suscitées (et qu'il suscite encore). L'auteur réfute l'interprétation, défavorable à la pureté de saint François, qui en avait été tirée. Cf. 2 C 3, et surtout saint Bonaventure (LM 1 1) : « ... *nec inter lascivos iuvenes, quamvis effusus ad gaudia, post carnis petulantiam abiit, nec...* »

Comme saint François voyait qu'à cause des Stigmates les forces de son corps disparaissaient peu à peu et qu'il ne pouvait plus avoir soin du gouvernement de l'Ordre, il hâta la convocation du Chapitre général. Quand il fut entièrement réuni, il s'excusa humblement auprès des frères de l'impotence qui l'empêchait de pourvoir au soin de l'Ordre, dans l'exercice du généralat, bien qu'il ne renonçât pas à l'office du généralat : il ne le pouvait pas en effet car il avait été nommé Général par le pape et, pour cette raison, il ne pouvait ni abandonner l'office ni se substituer un successeur, sans la permission formelle du pape ; mais il institua frère Pierre de Catane son Vicaire, en lui recommandant l'Ordre, à lui et aux Ministres provinciaux, aussi affectueusement qu'il le put¹³.

Cela fait, saint François, réconforté en esprit, dit ces paroles, les yeux et les mains levés vers le ciel : « A toi, Seigneur mon Dieu, je recommande ta famille, que tu m'as confiée jusqu'à présent, et dont je ne puis plus désormais prendre soin, à cause de mes infirmités, que tu connais, mon très doux Seigneur. Je la recommande aussi aux Ministres provinciaux ; qu'ils soient tenus de t'en rendre compte au jour du jugement si quelque frère vient à périr, par leur négligence, par leur mauvais exemple, ou par leurs trop rudes corrections. » Et tous les frères du Chapitre entendirent dans ces paroles, ainsi qu'il plut à Dieu, qu'en s'excusant de ses infirmités, c'était des Stigmates qu'il parlait¹⁴ ; et par dévotion aucun d'eux ne put se tenir de pleurer. Et à partir de ce moment saint François laissa tout le soin et le gouvernement de l'Ordre aux mains de son Vicaire et des Ministres provinciaux ; et il disait : « Maintenant, depuis que j'ai abandonné le soin de l'Ordre à cause de mes infirmités, je ne suis plus tenu désormais qu'à prier Dieu pour notre Ordre et à donner le bon exemple aux frères. Et je sais bien, en vérité, que, si la maladie me le permettait, la plus grande aide que je pourrais donner à l'Ordre serait de prier continuellement Dieu pour lui, afin qu'il le défende, le gouverne et conserve. »

Or, bien que saint François, comme il l'est dit ci-dessus, s'ingéniât autant qu'il le pouvait à cacher ses Stigmates très sacrés et que, depuis qu'il les avait reçus, il allât ou restât toujours les mains bandées et les pieds chaussés, il ne put cependant empêcher que beaucoup de frères ne les vissent et touchassent de différentes façons, en particulier celui du côté, qu'il s'efforçait de dissimuler avec le plus de soin. Ainsi, un frère qui le servait le décida, par une pieuse ruse, à ôter sa tunique pour en secouer la poussière ; et, comme il l'ôtait en sa présence, ce frère vit clairement la plaie du côté et, en lui mettant rapidement la main sur la poitrine, il la toucha avec trois doigts et en mesura la grandeur et les dimensions¹⁵. Son Vicaire la vit aussi, de semblable manière, à cette époque¹⁶. Mais frère Rufin, qui était homme de très grande contemplation, en fut plus clairement encore assuré, lui dont saint François disait parfois qu'il n'y avait pas au monde de plus saint homme que lui, et qu'il aimait intimement pour sa sainteté, et à qui il complaisait en ce qu'il voulait.

Ce frère Rufin s'assura desdits Stigmates de trois façons, et en particulier de celui du côté, et il en assura les autres. Voici la première : devant laver les braies de saint François qu'il portait si

¹³ Rien ne saurait mieux montrer que cet épisode combien on aurait tort de se fier à la chronologie de l'auteur des *Considérations* : elle est fantaisiste. Les faits qu'il rapporte ici sont exacts, mais ils n'ont aucune relation avec les Stigmates ; ils leur sont bien antérieurs et datent très probablement du Chapitre de la Saint-Michel 1220. En tout cas, Pierre de Catane mourut le 10 mars 1221 ; il fut remplacé par le célèbre frère Elie. Cf. LP 105 ; 2 C 143. Il semblerait de plus que Pierre de Catane fut bien Ministre général et non pas seulement Vicaire général ; voir, sur la question, P. Gratien, O.M. Cap., *Histoire de la Fondation et de l'Evolution des Frères Mineurs au XIII^e siècle*, Paris, 1928, p. 19, n. 23.

¹⁴ Comme la prière qui précède se trouve, presque textuellement, dans la *Seconde Légende*, on voit que l'auteur des *Considérations* complète le texte de Thomas de Celano et même le corrige ; ses corrections ne sont pas toujours heureuses.

¹⁵ Cf. Thomas de Celano (2 C 138) ; saint Bonaventure (LM 13 8) : « ... *tres veloci contactu digitos applicans, ... vulneris quantitatem agnovit.* » D'après la *Chronique des XXIV Généraux*, ce frère se serait appelé Iohannes de Laudibus ; il était de belle prestance : « *corpore fortissimus* », t. III, p. 225-226.

¹⁶ Cf. Thomas de Celano (1 C 95) ; saint Bonaventure (LM 13 8).

grandes qu'en les faisant bien remonter il en couvrait la plaie du côté droit, ledit frère Rufin les regardait et considérait avec attention, et chaque fois il les trouvait ensanglantées du côté droit : ce pourquoi il se rendait compte avec certitude que c'était du sang qui sortait de ladite plaie ; saint François l'en reprenait quand il s'apercevait qu'il déplaçait ses braies pour voir ladite marque. La seconde façon fut qu'une fois ledit frère Rufin, en frottant les reins de saint François, s'arrangea pour porter la main plus loin et mit les doigts dans la plaie du côté : saint François en éprouva une grande douleur qui le fit crier à voix forte : « Que Dieu te pardonne, ô frère Rufin, pourquoi as-tu agi ainsi ? » La troisième façon fut qu'une fois il demanda très instamment à saint François de lui donner, par très grande grâce, son manteau et de prendre le sien par amour de la charité. Bien qu'il ne condescendît que malaisément à cette demande, le charitable père tira son manteau, le lui donna et prit le sien ; et alors, pendant qu'il tirait l'un et remettait l'autre, frère Rufin vit clairement ladite plaie¹⁷.

De même, frère Léon et beaucoup d'autres frères virent lesdits Stigmates de saint François pendant sa vie ; et bien que ces frères fussent, par leur sainteté, des hommes dignes de foi et que l'on pouvait croire sur leur simple parole, néanmoins, pour enlever tout doute des cœurs, ils jurèrent sur le saint Livre qu'ils les avaient vus clairement¹⁸.

Quelques cardinaux les virent aussi, qui avaient avec lui grande familiarité et, par respect pour lesdits Stigmates de saint François, ils firent et composèrent de belles et pieuses hymnes, antennes et proses¹⁹.

Le souverain pontife, le pape Alexandre, prêchant au peuple, en présence de tous les cardinaux, parmi lesquels se trouvait le saint frère Bonaventure qui était cardinal, dit et affirma qu'il avait vu de ses yeux les Stigmates sacrés de saint François pendant sa vie²⁰.

Madame Jacqueline de Settesoli, de Rome, qui était la plus grande dame de Rome en son temps, et qui était très dévote à saint François, les vit et les baisa plusieurs fois avec le plus grand respect, avant et après la mort de saint François, car elle vint de Rome à Assise, par divine révélation, pour la mort de saint François. Et ce fut en cette façon²¹.

¹⁷ La source de ce chapitre se trouve dans les *Actus*, 34, où les trois manières dont frère Rufin vit les Stigmates sont indiquées dans le même ordre. Pour la seconde manière, voir Celano (1 C 95), où frère Rufin est nommé (2 C 138) et saint Bonaventure (LM 13 8), où il ne l'est pas. L'auteur des *Considérations* laisse entendre clairement que le geste de frère Rufin fut volontaire; Celano et saint Bonaventure disent le contraire; saint Bonaventure en particulier est formel « ... *manu casualiter vulneri sacro illapsa...* »

¹⁸ Cf. Thomas de Celano (2 C 135-138) ; saint Bonaventure (LM 13 8)

¹⁹ Cf. saint Bonaventure, *ibid.* ; les noms de ces cardinaux sont donnés dans Wadding, *Annales Minorum*, année 1228, n. 78.

²⁰ Cf. saint Bonaventure, *ibid.*, qui dit expressément qu'il assistait à ce sermon ; il s'agit d'Alexandre IV, pape de 1254 à 1261 ; mais l'auteur des *Considérations* se trompe en disant que Bonaventure était cardinal ; il ne le devint qu'en 1273.

²¹ L'épisode qui va suivre, de la visite de « frère Jacqueline » à saint François mourant, est un des plus célèbres de l'histoire du Saint, par les polémiques auxquelles il a donné lieu. Au temps où il n'était connu que par la *Quatrième Considération*, par les *Actus*, 18, et par le *Speculum perfectionis*, 102, plusieurs écrivains de l'ordre en révoquaient en doute l'authenticité. Il leur paraissait invraisemblable que saint François ait permis à une femme, si pieuse et si noble fût-elle, de pénétrer dans la clôture et d'approcher de son lit de mort. Ils en étaient choqués. Papini, Général des Conventuels, traitait de « *profanatori delle gloria paterne* » ceux qui faisaient trop bon accueil à une pareille historiette ; cf. Paul Sabatier, *Speculum perfectionis, étude du chapitre CXII*, p. 273 et s. Sabatier trouva une confirmation du récit dans le *De laudibus Beati Francisci* de Bernard de Besse, secrétaire de saint Bonaventure, *Analecta Franciscana*, t. III, p. 687. Mais on pouvait encore épiloguer... Tous les doutes furent levés par la découverte, faite par le P. Van Ortro, S.J., de la Société des Bollandistes, du *Traité des miracles* de Thomas de Celano, qu'il publia le premier dans les *Analecta Bollandiana*, XVIII, 1899, p. 81 et s. Le récit y est, avec ces paroles de saint François qui n'ont pas passé dans la *Quatrième*

Saint François, quelques jours avant sa mort, se trouvait malade à Assise, dans le palais de l'évêque, et avec quelques-uns de ses compagnons ; et malgré toutes ses infirmités il chantait souvent certaines louanges du Christ. Aussi un de ses compagnons lui dit un jour : « Père, tu sais que ces habitants ont grande foi en toi et te réputent un saint homme, et pour cette raison ils peuvent penser que, si tu es ce qu'ils croient, tu devrais, dans ta maladie, penser à la mort et pleurer au lieu de chanter, puisque tu es si gravement malade ; comprends que ton chant, et celui que tu nous fais faire sont entendus de beaucoup de gens du palais et du dehors ; car ce palais est gardé, à cause de toi, par de nombreux gens d'armes, qui pourraient peut-être en recevoir mauvais exemple²². Aussi je pense, disait ce frère²³ que tu ferais bien de partir d'ici et de retourner avec nous tous à Sainte-Marie des Anges, car nous ne sommes pas bien ici parmi les séculiers. » Saint François répondit : « Mon très cher frère, tu sais qu'il y a deux ans, quand nous étions à Foligno, Dieu te révéla quel serait le terme de ma vie, et il le révéla à moi aussi, et que d'ici peu de jours, dans cette maladie, ce terme arriverait ; et dans cette révélation Dieu m'assura de la rémission de tous mes péchés et de la béatitude du paradis. Jusqu'à cette révélation, je pleurai sur la mort et sur mes péchés : mais depuis que j'ai eu cette révélation, j'ai été si rempli d'allégresse que je ne puis plus pleurer ; et pour cela je chante et je chanterai en l'honneur de Dieu, qui m'a donné le bien de sa grâce et l'assurance des biens de la gloire du paradis²⁴. Mais pour ce qui est de notre départ d'ici, j'y consens et cela me plaît : mais trouvez un moyen de me porter, car, à cause de ma maladie, je ne puis marcher. » Alors les frères le prirent à bras et le portèrent ainsi, accompagnés de beaucoup d'habitants.

Comme ils arrivaient à un hôpital qui était sur la route²⁵ saint François dit à ceux qui le portaient : « Posez-moi à terre et retournez-moi vers la ville. » Et, lorsqu'il fut placé le visage tourné vers Assise, il bénit la ville de beaucoup de bénédictions, en disant : « Bénie sois-tu de Dieu, cité sainte, car par toi beaucoup d'âmes seront sauvées, et en toi habiteront beaucoup de serviteurs de Dieu, et de toi beaucoup seront élus au royaume de la vie éternelle²⁶. » Et, après avoir dit ces paroles, il se fit porter à Sainte-Marie des Anges.

Considération : « *Benedictus, inquit, Deus, qui dominam Iacobam fratrem nostrum direxit ad nos. Aperite, ait, portas et intrantem eam conducite, quia non est pro fratre Jacoba decretum de mulieribus observandum* », (3 C 37-39). Une nouvelle confirmation, s'il en avait été besoin, fut apportée, en 1922, par la *Legenda antiqua de Pérouse*, 101. Combien il nous touche aujourd'hui, où nos idées ont beaucoup changé depuis Papini, de voir saint François demander ces mets que Jacqueline lui donnait à Rome quand il était malade ! Il nous semble que ce désir d'un mourant - et beaucoup de mourants en ont d'analogues - rapproche de nous le cher Saint, en le faisant participer, à une pareille heure, à notre pauvre faiblesse, humaine... - La meilleure étude sur la noble dame romaine est celle du P. Edouard d'Alençon, O.M. Cap., *Frère Jacqueline, recherches historiques sur Jacqueline de Settesoli, l'amie de saint François*, 2^e éd., Paris, 1927. - Il me semble avoir indiqué une confirmation iconographique, évidemment indirecte et tardive, mais tout de même intéressante, de la présence de Jacqueline près du corps de saint François, dans un tableau du peintre siennois Stefano di Giovanni, Sassetta, exécuté en 1437 pour les Frères Mineurs de Borgo San Sepolcro, et qui est aujourd'hui à la National Gallery de Londres ; on en trouvera d'excellentes reproductions aux planches 19 et 20 de l'ouvrage de Bernard Berenson. *Un Peintre siennois de la Légende franciscaine*. Sassetta, Paris, 1948. Je me permets de renvoyer à la petite note que j'ai publiée sur ce sujet dans les *Etudes franciscaines*, novembre 1950, p. 329 et s.

²² Les *Actus* indiquent expressément que ces gens d'armes avaient été placés là par les habitants d'Assise, qui craignaient que saint François, « *tam carum thesaurus* », ne fût enlevé par leurs voisins.

²³ Ce frère si prudent est frère Elie, dont le nom est indiqué, à propos de la révélation de Foligno que va lui rappeler saint François, dans la *Première Légende* de Thomas de Celano, 109.

²⁴ Voir, à propos de cette dernière révélation, le chapitre 19 des *Fioretti* et les notes.

²⁵ L'hôpital des lépreux, des Crucigères, qui s'élevait là où se trouve aujourd'hui Casa Gualdi ; un bas-relief moderne y rappelle cette scène.

²⁶ Le texte de cette bénédiction, cf. *Fioretti*, 25, est gravé sur la Porta Nuova d'Assise. Une autre version, plus longue, de la bénédiction se trouve dans LP 99, et dans Sp 124.

Après qu'ils furent arrivés à Sainte-Marie, ils le portèrent à l'infirmerie et l'y mirent à se reposer. Alors saint François appela à lui un de ses compagnons et lui dit : « Mon très cher frère, Dieu m'a révélé que, dans cette maladie, je passerai, tel jour, de cette vie ; et tu sais que Madame Jacqueline de Settesoli, très chère et dévouée à notre Ordre, si elle apprenait ma mort sans y avoir été présente, en serait trop attristée : aussi prévenons-la que, si elle veut me voir vivant, elle vienne ici immédiatement. » Le frère répondit : « Tu as bien raison, père, car vraiment, pour la grande dévotion qu'elle te porte, il serait très malséant, qu'elle ne fût pas présente à ta mort. » - « Va donc, dit saint François, apporte l'encrier, la plume et du papier, et tu écriras ce que je te dirai. » Et, après qu'il eut apporté cela, saint François dicta la lettre en ces termes :

« A Madame Jacqueline, servante de Dieu, frère François, petit pauvre du Christ, salut et communion de l'Esprit-Saint en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sache, très chère, que le Christ béni m'a révélé, par sa grâce, la fin de ma vie, qui aura lieu sous peu. Aussi, si tu veux me trouver vivant, aussitôt vue cette lettre, mets-toi en route et viens à Sainte-Marie des Anges, car, si tu n'es pas arrivée pour tel jour, tu ne pourras pas me trouver vivant. Apporte avec toi du drap de cilice, pour envelopper mon corps²⁷, et la cire nécessaire à ma sépulture. Et je te prie encore de m'apporter de ces mets, que tu avais coutume de me donner lorsque j'étais malade à Rome. »

Pendant qu'on écrivait cette lettre, il fut révélé par Dieu à saint François que Madame Jacqueline venait à lui, qu'elle était près du couvent, et qu'elle apportait avec elle toutes ces choses qu'il lui faisait demander par lettre. Ce pourquoi, ayant eu cette révélation, saint François dit au frère qui écrivait la lettre, de ne pas écrire davantage, car ce n'était pas nécessaire, mais de laisser là son papier. Les frères s'étonnèrent beaucoup de ce qu'il n'achevait pas la lettre et ne voulait pas qu'on l'envoyât. Et après un moment ainsi passé, on frappa fortement à la porte du couvent, et saint François envoya le portier ouvrir ; il ouvrit la porte : c'était Madame Jacqueline, très noble dame de Rome avec ses deux fils²⁸ sénateurs et avec grande compagnie d'hommes à cheval.

Ils entrent donc, et Madame Jacqueline s'en va droit à l'infirmerie et se rend auprès de saint François : de son arrivée, saint François eut très grande allégresse et consolation, et elle de même, en le voyant vivant et en lui parlant. Alors elle lui fit connaître comment Dieu lui avait révélé à Rome²⁹, alors qu'elle était en prière, la fin prochaine de sa vie, et comment il devait envoyer la chercher et lui demander ces choses qu'elle avait, disait-elle, toutes apportées ; et elle les lui fit remettre et lui en donna à manger³⁰. Après qu'il eut mangé et qu'il en eut été très réconforté, cette Madame Jacqueline s'agenouille aux pieds de saint François, et prend ces pieds très saints, marqués et ornés des plaies du Christ ; et elle les baisait et les baignait de ses larmes avec une si grande dévotion, qu'il paraissait, à proprement parler, aux frères qui étaient présents, voir la Magdeleine aux pieds de Jésus-Christ, et ils ne pouvaient, par aucun moyen, l'en détacher.

²⁷ La *Legenda antiqua* indique qu'avec ce drap les frères firent une tunique dans laquelle saint François fut enseveli ; cette tunique est conservée aujourd'hui au Sacro Convento d'Assise.

²⁸ D'après la *Legenda antiqua*, il n'y en aurait eu qu'un : « *Domina Jacoba cum filio suo.* » Le P. Edouard d'Alençon discute assez longuement la question et préfère la version de la *Legenda*.

²⁹ Sur son palais, au Septizonium, voir P. Edouard d'Alençon 1. c., p. 10 et s.

³⁰ Nous trouvons ici de curieuses précisions dans la *Legenda antiqua* ; il s'agissait du gâteau « que les Romains appellent *mortairol* » ; il entre dans sa composition « des amandes, du sucre ou du miel et d'autres ingrédients. » C'est une frangipane ! Et ce nom viendrait peut-être de celui de la famille Frangipani, à laquelle appartenait la noble dame ; cf. P. Edouard d'Alençon, 1. c., p. 26, n. 3. Jacqueline n'avait apporté que les produits ; elle prépara le gâteau à la Portioncule même. Saint François, d'après la *Legenda*, en mangea peu ; mais il pensa que frère Bernard de Quintavalle le goûterait avec plaisir et il le fit appeler ; *ibid.* 107.

Finalement, après un long temps, ils l'éloignèrent de là, la prirent à part, et lui demandèrent comment elle était arrivée si à propos et ainsi pourvue de toutes les choses qui étaient nécessaires à la vie et à la sépulture de saint François. Madame Jacqueline répondit que, comme une nuit elle était en prière à Rome, elle entendit une voix du ciel qui lui disait : « Si tu veux trouver saint François vivant, va sans retard à Assise et apporte avec toi ces choses que tu avais coutume de lui donner quand il était malade et ce dont on aura besoin pour sa sépulture. » Et elle dit : « J'ai ainsi fait ».

Madame Jacqueline resta donc là jusqu'à ce que saint François passât de cette vie et qu'il eût été enseveli ; et elle fit à sa sépulture très grand honneur avec toute sa compagnie, et elle fit toute la dépense de ce qui était nécessaire. Puis elle retourna à Rome, où, à peu de temps de là, cette sainte dame mourut saintement³¹ ; et, par dévotion à saint François, elle voulut, ce qu'elle demanda par acte de dernière volonté, être transportée et ensevelie à Sainte-Marie des Anges³² ; et il en fut ainsi.

A la mort de saint François, non seulement ladite Madame Jacqueline et ses fils et sa compagnie virent et baisèrent ses glorieux Stigmates, mais aussi beaucoup de citoyens d'Assise. Parmi eux, il y avait un chevalier de grand renom, un homme éminent, qui s'appelait Messire Jérôme : il en doutait beaucoup et était incrédule à leur sujet, comme saint Thomas Apôtre au sujet de ceux du Christ³³. Pour s'en assurer, lui et les autres, il faisait mouvoir hardiment, devant les frères et les séculiers, les clous des mains et des pieds et il palpaït ouvertement la plaie du côté. Ce pourquoi, il fut ensuite un témoin irrécusable de leur réalité, jurant sur le Livre³⁴ qu'il en était ainsi et qu'ainsi il avait vu et touché³⁵.

Sainte Claire et ses moniales, qui furent présentes aux obsèques de saint François³⁶, virent aussi et baisèrent ses glorieux Stigmates.

Le glorieux confesseur du Christ Messire saint François passa de cette vie l'an du Seigneur 1226, le quatrième jour d'octobre³⁷, un samedi, et il fut enseveli le dimanche. Cette année était la vingtième de sa conversion, c'est-à-dire depuis qu'il avait commencé à faire pénitence ; et c'était la seconde année depuis l'impression des Stigmates ; il était dans ses quarante-cinq ans depuis sa naissance.

Saint François fut ensuite canonisé en 1228³⁸, par le pape Grégoire IX, qui vint en personne à Assise pour le canoniser.

³¹ D'après les *Actus*, c'est à Assise qu'elle est morte. La date généralement admise, et d'ailleurs très discutée, est 1239. Elle vivait certainement encore en 1237 ; cf. P. Edouard d'Alençon, l. c., p. 37 et s.

³² Ceci est une erreur. Jacqueline fut ensevelie dans la basilique inférieure de Saint-François, où l'on voit toujours sa tombe, dans la nef, à gauche, avec cette inscription : *Hic requiescit Jacoba sancta nobilisque Romana.*

³³ Jn 20 24-29.

³⁴ L'Évangile.

³⁵ Ce paragraphe est presque littéralement traduit de saint Bonaventure (LM 15 4), où se trouve l'expression : « *movebat clavos* », ainsi que l'allusion à l'incrédulité de saint Thomas. - L'épisode de Jérôme fait le sujet de la fresque XXII, de Giotto ou de son école, dans la basilique supérieure d'Assise ; on le retrouve sur le tableau de Sassetta dont il a été question plus haut, n. 21, p. 225.

³⁶ A Saint-Damien uniquement, par où passa le cortège triomphal qui, au matin du 4 octobre, conduisit le corps de saint François de Sainte-Marie des Anges à Assise, où il fut placé provisoirement dans l'église Saint-Georges ; cf. I C 116-117 ; LP 109 ; Sp 108 ; LM 15 5.

³⁷ En réalité, d'après notre manière de compter les jours, le 3, à la tombée de la nuit, alors que la journée liturgique du 4 était commencée. L'auteur traduit saint Bonaventure (LM 15 5) : « *quarto nonas octobris, die sabbati in sero, sepultus in die dominico* », mais il a laissé tomber les mots *in sero*, sur le soir. Le quatrième jour des nones d'octobre est pour nous le 4.

³⁸ Le 16 juillet.

A la louange du Christ. Amen.
Et que cela suffise pour la quatrième considération.

CINQUIÈME CONSIDÉRATION

DE CERTAINES APPARITIONS A DE SAINTES PERSONNES, RELATIVES AUX SAINTS STIGMATES¹.

La cinquième et dernière considération est celle de certaines apparitions, révélations et miracles, que Dieu fit et montra après la mort de saint François, pour confirmer les Stigmates et pour révéler le jour et l'heure où le Christ les lui donna.

Et quant à cela, il faut savoir que l'an du Seigneur 1282, le troisième jour d'octobre², frère Philippe, Ministre de Toscane, par ordre de frère Bonagrazia, Ministre général³, exigea, au nom de la sainte obéissance, que frère Matthieu de Castiglione Aretino, homme de grande piété et sainteté, lui dît ce qu'il savait du jour et de l'heure où les Stigmates sacrés furent imprimés par le Christ sur le corps de saint François, parce qu'il connaissait qu'il en avait eu la révélation. Ce frère Matthieu, obligé par la sainte obéissance, lui répondit ainsi :

« Comme j'étais, l'année passée, de famille à l'Alverne, je me mis un jour, au mois de mai, en prière dans cette cellule qui se trouve à l'endroit où eut lieu, croit-on, cette apparition du Séraphin. Et dans ma prière, je priaï Dieu avec une très grande dévotion qu'il lui plût de révéler à quelqu'un le jour, l'heure et le lieu où les Stigmates sacrés furent imprimés sur le corps de saint François. Et comme je persévérais dans cette prière et dans cette supplication au-delà du premier sommeil, voici que saint François m'apparut dans une très vive lumière et me parla ainsi : « Mon fils, de quoi pries-tu Dieu ? » Je lui dis : « Père, je prie pour telle chose ». Il me répondit : « Je suis ton père François, me reconnais-tu bien ? - Oui, mon Père », lui dis-je. Alors il me montra les Stigmates de ses mains, de ses pieds et de son côté, et il me dit : « Le temps est venu où Dieu veut que se manifeste pour sa gloire ce que les frères ne se sont pas jusqu'ici préoccupés de savoir. Sache que celui qui m'apparut ne fut pas un Ange, mais que ce fut Jésus-Christ sous l'aspect d'un Séraphin : de ses mains, il imprima sur mon corps ces cinq plaies⁴ comme il les reçut sur son corps quand il était en croix. Et cela se passa ainsi : la veille de l'Exaltation de la Croix, un Ange vint à moi et me dit de la part de Dieu de me préparer à supporter la souffrance et à recevoir ce que Dieu voulait m'envoyer. Et je répondis que j'étais prêt à tout ce qui plairait à Dieu. Puis, le matin suivant, c'est-à-dire le matin de la Sainte Croix,

¹ Dans les années qui suivirent la mort de saint François, et même beaucoup plus tard, l'authenticité des Stigmates fut très vivement révoquée en doute ; voir, par exemple, à ce sujet, dans le *Codice diplomatico*... les documents qui figurent aux p. 8, 10, 12, 21, 32, 44, etc. Le recueil d'apparitions, révélations et miracles que l'on va lire a manifestement été compilé pour répondre à ces détracteurs. Il en existe beaucoup d'autres analogues. Comme le fait remarquer très justement le P. Benvenuto Bughetti, O.F.M., éd. citée des *Fioretti*, p. 238, n. 1, ces récits « ajoutent peu à la valeur historique et morale des Stigmates, qui n'ont pas besoin de ces nouvelles preuves et de ces nouveaux détails pour nous paraître plus vrais et plus grands. »

² Ce jour, qui n'est pas indiqué dans les manuscrits des *Considérations*, est donné par l'*Instrumentum de Stigmatibus beati Francisci*, AF t. III, p. 641. Contrairement à ce que dit le P. Bughetti, le célèbre manuscrit du couvent Saint-Antoine de Rome, publié dans AFH 1919 p. 391 et s., donne comme date le V des ides d'octobre, ce qui correspond au 11.L'auteur des *Considérations* traduit presque littéralement ce texte, au commencement et à la fin de son récit.

³ Cet ordre du Ministre général Bonagrazia, élu en 1279, est rapporté dans *la Chronique des XXIV Généraux*, AF t. III, p. 374 ; il fut donné au Chapitre général tenu à Strasbourg en 1282.

⁴ Ceci est développé dans un passage du texte latin que l'auteur des *Considérations* n'a pas traduit : « *Post hec ipse Dominus Ihesus Kristus manus suas corpori meo applicuit et primo manibus, secundo pedibus, tertio lateri mihi stigmata ista cum vehementissimo doloris sensu et cum magna pro qualibet vice mei clamoris voce impressit.* »

qui était cette année un vendredi, je sortis à l'aurore de ma cellule en très grande ferveur d'esprit, et j'allai me mettre en prière dans ce lieu où tu te trouves actuellement : je priais souvent à cet endroit. Et comme je priais, voici que par les airs il descendait du ciel, avec une grande impétuosité, un jeune homme crucifié en forme de Séraphin, avec six ailes : à son merveilleux aspect, je m'agenouillai humblement et je commençai à contempler avec dévotion l'amour sans mesure de Jésus crucifié et la douleur sans mesure de sa Passion ; et son aspect fit naître en moi une telle compassion, qu'il me semblait, à proprement parler, éprouver cette Passion dans mon corps ; et à sa présence toute cette montagne resplendissait comme un soleil. Et en descendant ainsi il vint près de moi et, se tenant devant moi, il me dit certaines paroles secrètes que je n'ai encore révélées à personne ; mais le temps approche où elles seront révélées⁵. Puis, après quelque temps, le Christ s'en alla et remonta au ciel ; et je me trouvai ainsi marqué de ces plaies. Va donc, dit saint François, et ces choses dis-les en toute confiance à ton Ministre ; car cela est oeuvre de Dieu et non pas oeuvre de l'homme ». Et après avoir dit ces paroles, saint François me bénit et retourna au ciel avec une très grande multitude de jeunes gens d'une éclatante splendeur».

Toutes ces choses, ledit frère Matthieu dit qu'il les avait vues et entendues, non pas en dormant, mais à l'état de veille. Et il jura matériellement qu'il en était ainsi, audit Ministre, à Florence, dans sa cellule, quand il en fut requis au nom de l'obéissance.

Une autre fois, un frère pieux et saint, alors qu'il lisait la Légende de saint François au chapitre des Stigmates⁶, commença à se demander, en grande anxiété d'esprit, quelles pouvaient avoir été ces paroles secrètes, dont saint François disait qu'il ne les révélerait à personne pendant sa vie, et que le Séraphin lui avait dites quand il lui apparut. Et ce frère se disait en lui-même : « Ces paroles, saint François n'a pas voulu les dire pendant sa vie, mais maintenant qu'il est mort, peut-être les dirait-il, s'il en était prié avec dévotion ». Et à partir de ce moment, ce pieux frère commença à prier Dieu et saint François qu'il leur plût de lui révéler ces paroles ; et, après que ce frère eut persévéré huit ans dans cette supplication, il mérita la huitième année d'être exaucé de cette manière.

Un jour après le repas et la récitation des grâces à l'église, comme il était en prière dans un coin de l'église et qu'il priait à ce sujet Dieu et saint François, plus dévotement que d'habitude et avec beaucoup de larmes, il fut appelé par un autre frère qui lui ordonna de la part du Gardien de l'accompagner à la ville pour l'utilité du couvent. Ce pourquoi, ne doutant pas que l'obéissance est plus méritoire que la prière, dès qu'il eut entendu l'ordre de son supérieur, il laisse la prière et s'en va humblement avec ce frère qui l'appelait. Et comme il plut à Dieu, par cet acte de prompte obéissance, il mérita ce qu'il n'avait pas mérité par une longue prière. Aussi, dès qu'ils eurent passé la porte du couvent, ils rencontrèrent deux frères étrangers qui paraissaient venir de lointains pays, l'un deux semblait jeune, l'autre vieux et maigre, et, à cause du mauvais temps, ils étaient tout trempés et crottés. Ce frère obéissant en éprouva, pour eux, grande compassion, et il dit au compagnon avec qui il cheminait : « Mon frère très cher, si l'affaire pour laquelle nous sommes en route peut être un peu retardée, comme ces frères ont grand besoin d'être reçus avec charité, je te prie de me laisser aller d'abord leur laver les pieds, et spécialement à ce vieux frère qui en a le plus besoin : et vous, vous pourrez les laver au plus jeune ; puis nous irons aux affaires du couvent ». Alors ce frère ayant condescendu à la charité de son compagnon, ils rentrèrent, reçurent ces frères étrangers avec beaucoup de charité, et les

⁵ Voir plus loin, p. 1259.

⁶ Saint Bonaventure (LM 13 4); « Le Saint ajoute que celui qui lui était apparu avait prononcé quelques paroles que, tant qu'il vivrait, il ne révélerait jamais à aucun homme. » Saint Bonaventure renvoie à *la II^e Epître aux Corinthiens*, 12 4 : « il a entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de révéler. » Le frère pensait évidemment que ce qui est interdit à un vif ne l'est pas à un mort. Sa vision est rapportée dans de nombreux recueils franciscains, sur lesquels on peut notamment consulter AF t. V, p. 97, n. 4, *et Actus*, éd. Paul Sabatier, p. XXXVII, n. 1.

conduisirent dans la cuisine auprès du feu, pour se chauffer et se sécher ; huit autres frères du couvent se chauffaient à ce feu.

Après qu'ils eurent été un peu auprès du feu, ils les prirent à part pour leur laver les pieds, ainsi qu'ils avaient convenu ensemble. Comme ce frère obéissant et pieux lavait les pieds au plus vieux des deux frères et qu'il en enlevait la boue, car ils étaient fort crottés, voici qu'il les regarde et qu'il voit ses pieds marqués des Stigmates ; aussitôt, dans l'allégresse et la stupeur, en les embrassant étroitement, il commence à crier et dit : « Ou tu es le Christ, ou tu es saint François ! » A ces cris et à ces mots, les frères qui étaient près du feu se lèvent et s'approchent pour voir avec grande crainte et respect ces glorieux Stigmates. Alors ce vieux frère leur permet, à leurs prières, de les bien voir, de les toucher et de les baiser. Et comme dans leur allégresse, ils s'émerveillaient encore plus, il leur dit : « Ne doutez pas et ne craignez pas, mes frères très chers, mes fils ; je suis votre père, frère François, qui selon la volonté de Dieu, fonda trois Ordres. Et bien que j'aie été prié, depuis déjà huit ans, par ce frère qui me lave les pieds, et aujourd'hui avec plus de ferveur que les autres fois, de lui révéler ces paroles secrètes que me dit le Séraphin quand il me donna les Stigmates, paroles que je n'ai jamais voulu révéler durant ma vie aujourd'hui par ordre de Dieu, à cause de sa persévérance et de sa prompte obéissance, qui lui a fait abandonner la douceur de sa prière, je suis envoyé par Dieu pour lui révéler devant vous ce qu'il me demanda ». Et se tournant alors vers ce frère, saint François lui parla ainsi :

« Sache, mon très cher frère, que lorsque j'étais sur le mont Alverne, tout absorbé dans le souvenir de la Passion du Christ, je fus, en cette apparition du Séraphin, stigmatisé ainsi dans mon corps par le Christ, et le Christ me dit alors : « Sais-tu ce que je t'ai fait ? Je t'ai donné les empreintes de ma Passion, afin que tu sois mon gonfalonier. Et comme, au jour de ma mort, je descendis aux Limbes et que, toutes les âmes que j'y trouvais, je les en retirai, par la vertu de mes Stigmates et les conduisis au paradis, ainsi je t'accorde dès à présent, pour que tu me sois conforme dans la mort comme tu l'as été dans la vie, qu'après que tu auras quitté cette vie, tu ailles chaque année au jour de ta mort au purgatoire, et que, toutes les âmes de tes trois Ordres, c'est-à-dire des Mineurs, des Sœurs et des Continents et, en plus de celles-là, celle de tes dévots que tu y trouveras, tu les en retires, par la vertu de tes Stigmates que je t'ai donnés, et tu les conduiras au paradis ». Et ces paroles, je ne les ai jamais dites, tant que je vivais dans le monde.»

Cela dit, saint François et son compagnon disparurent subitement. De nombreux frères entendirent ensuite ce récit de la bouche de ces huit frères qui étaient présents à cette vision et à ces paroles de saint François⁷.

Sur le mont Alverne, saint François apparut une fois à frère Jean de l'Arverne⁸, homme de grande sainteté, pendant qu'il était en prière ; il resta et parla longtemps avec lui ; et finalement, au moment de le quitter, il lui dit : « Demande-moi ce que tu veux⁹. » Frère Jean dit : « Père, je te supplie de me dire ce que depuis longtemps je désire savoir, c'est-à-dire ce que vous faisiez et où vous étiez quand vous apparut le Séraphin. » Saint François répondit : « Je priais en ce lieu où se trouve maintenant la chapelle du comte Simon de Battifolle¹⁰, et je demandais deux grâces

⁷ Le témoignage de l'un de ces huit frères est invoqué à la fin du récit, dans le manuscrit de Saint-Isidore que décrit Paul Sabatier, *Actus*, I. c. : « *Frater Jacobus Blancus lector Romanus praedicavit hoc et dixit se audisse ab uno fratre de supradictis octo.* »

⁸ Sur le Bienheureux Jean de l'Alverne, voir les chapitre **49-53** des *Fioretti* et les notes.

⁹ Dans la *Vie de frère Jean de l'Alverne*, insérée dans la *Chronique des XXIV Généraux*, on retrouve cette offre de saint François, mais la réponse est beaucoup plus brève, c'est seulement celle que l'on verra un peu plus loin, où est exprimé le désir du Bienheureux de toucher les Stigmates « *non quod de ipsis in aliquo dubitem, sed ex devotione et dulcedine spirituali* » ; *Analecta Franciscana*, t. III, p. 446.

¹⁰ La chapelle des Stigmates, que le comte Simon de Battifolle fit construire, à partir du jeudi qui suivit la fête de l'Assomption, c'est-à-dire du 20 août 1263, sur le lieu de l'apparition du Séraphin, ainsi que le

à mon Seigneur Jésus-Christ. La première était qu'il m'accordât pendant ma vie, d'éprouver dans mon âme et dans mon corps, autant qu'il était possible, toutes ces souffrances qu'il avait éprouvées en lui-même au temps de sa très amère Passion. La seconde grâce que je demandai était que je sentisse de même dans mon cœur cet amour sans mesure dont il était embrasé pour supporter, pour nous pécheurs, une telle Passion. Et alors Dieu me mit au cœur qu'il m'accorderait d'éprouver l'un et l'autre, autant qu'il l'était possible à une simple créature : et cela fut exactement accompli dans l'impression des Stigmates. » Alors frère Jean lui demanda si ces paroles secrètes que lui avait dites le Séraphin avaient bien été telles que les rapportait ce pieux frère, ci-dessus rappelé, qui affirmait qu'il les avait entendues de saint François en présence de huit frères. Saint François répondit que ce que ce frère avait dit était la vérité.

Alors frère Jean, poussé par la générosité de celui qui lui accordait tant, s'enhardit à interroger encore et parla ainsi : « O père, je te supplie très instamment de me laisser voir et baiser tes glorieux Stigmates, non parce que j'en doute aucunement, mais seulement pour ma consolation ; car cela je l'ai toujours désiré. » Et saint François les lui montrant et les lui offrant généreusement, frère Jean les vit clairement, les toucha et les baisa. Finalement, il demanda : « Père, quelle ne dut pas être la consolation qu'eut votre âme en voyant le Christ béni venir à vous et vous donner les empreintes de sa très sainte Passion ? Veuille Dieu maintenant que j'éprouve un peu de cette suavité ! » Saint François répond alors : « Vois-tu ces clous ? » Et frère Jean : « Oui, père. - Touche une autre fois, dit saint François, ce clou qui est dans ma main. » Alors frère Jean, avec grand respect et crainte, touche ce clou, et aussitôt, en cet attouchement, une telle odeur en sortit, comme une légère fumée qui semblait de l'encens, et, entrant par les narines de frère Jean, emplit son âme et son corps d'une telle suavité qu'il fut ravi en Dieu en extase et devint insensible ; et il resta ainsi ravi depuis cette heure, qui était celle de Tierce, jusqu'aux Vêpres.

Cette vision et cet entretien familial avec saint François, frère Jean ne les dit jamais à d'autres qu'à son confesseur, si ce n'est quand il approcha de la mort ; mais quand il fut près de la mort, il les révéla à plusieurs.

Dans la province de Rome, un frère très pieux et saint eut cette admirable vision. Comme un frère, son très cher compagnon, était mort dans la nuit et avait été enterré le matin devant l'entrée du Chapitre, le même jour, après le dîner, ce frère se recueillit en un coin du Chapitre, pour prier dévotement Dieu et saint François pour l'âme de son susdit compagnon mort. Et comme il persévérait dans sa prière avec des supplications et des larmes, à midi, quand tous les autres frères étaient allés dormir¹¹, voici qu'il entendit une grande rumeur dans le cloître ; ce pourquoi, en grande peur, il lève aussitôt les yeux vers la tombe de son compagnon ; et il y voit, à l'entrée du Chapitre, saint François debout, et, derrière lui, une grande multitude de frères autour de ladite tombe. Il regarde plus loin et voit, au milieu du cloître, le très grand feu d'une flamme, et au milieu de cette flamme l'âme de son compagnon mort. Il regarde autour du cloître, et il voit Jésus-Christ faire le tour du cloître avec une compagnie nombreuse d'anges et de saints.

Comme il regardait cela avec grande stupeur, il voit que, lorsque le Christ passe devant le Chapitre, saint François s'agenouille avec tous ces frères et parle ainsi : « Je te supplie, très saint Père et Seigneur, par cette charité sans prix que tu montras au genre humain dans ton

rappelle une inscription que l'on peut lire encore et où les dates sont données selon le comput de l'incarnation, 25 mars, et non selon celui de la Circoncision : 1225 pour 1224 ; 1264 pour 1263 ; cf. P.S. Mencherini, *Guida...*, p. 161 et s.

¹¹ Le P. B. Bughetti, O.F.M., fait remarquer, éd. c., p. 245, n. 1, que ce détail indique une date qui se place entre le 3 mai et le 14 septembre, c'est-à-dire au moment des grandes chaleurs. - Ce récit est traduit presque littéralement - par exemple : « *cunctis dormientibus* » - d'un original latin, copié dans le manuscrit du couvent Saint-Antoine de Rome, immédiatement après l'épisode, raconté au début de la *Cinquième Considération*, de frère Matthieu de Castiglione Aretino ; cf. *Archivum...*, 1. c., p. 393 et s.

incarnation, d'avoir pitié de l'âme de ce mien frère qui brûle dans ce feu. » Le Christ ne répond rien, mais passe outre. Comme il revient une seconde fois et passe devant le Chapitre, saint François s'agenouille encore avec ses frères comme la première fois et le supplie en ces termes : « Je te supplie, Père et Seigneur plein de pitié, par cet amour sans mesure que tu as montré au genre humain quand tu es mort sur le bois de la croix, d'avoir pitié de l'âme de ce mien frère. » Et le Christ passait de même et ne l'exauçait pas. Comme il revenait une troisième fois, en faisant le tour du cloître, et passait devant le Chapitre, saint François s'agenouilla encore comme les premières fois, lui montra ses mains, ses pieds et sa poitrine, et paria ainsi : « Je te supplie, Père et Seigneur plein de pitié, par cette grande douleur et cette grande consolation que j'éprouvai quand tu m'imposas ces Stigmates dans ma chair, d'avoir pitié de l'âme de ce mien frère qui est dans le feu du purgatoire. » Chose admirable ! Le Christ, prié cette troisième fois par saint François au nom de ses Stigmates, arrête immédiatement sa marche, regarde les Stigmates et exauce la supplication en disant ces paroles : « A toi, frère François, j'accorde l'âme de ton frère. » Et certainement en cela, il voulut en même temps honorer et confirmer les glorieux Stigmates de saint François et faire entendre ouvertement que les âmes de ses frères qui vont au purgatoire ne peuvent être plus aisément libérées de ses peines et menées à la gloire du Paradis qu'en vertu de ses saints Stigmates, selon la parole que le Christ dit à saint François en les lui imprimant. Et aussitôt ces paroles dites, ce feu du cloître s'évanouit, et le frère mort s'en vint à saint François et, avec lui, avec le Christ et avec toute cette glorieuse et bienheureuse compagnie, il s'en alla au ciel.

Ce de quoi ce frère, son compagnon, qui avait prié pour lui, eut une très grande allégresse, en le voyant délivré des peines et mené au paradis ; puis il raconta aux autres frères toute sa vision en détail, et en même temps qu'eux il loua et remercia Dieu¹².

Un noble chevalier de Massa di Santo Piero¹³, qui avait nom Messire Landolfe, qui était très dévot à saint François et qui finalement reçut de ses mains l'habit du Tiers-Ordre, fut assuré en cette manière de la mort de saint François et de ses Stigmates glorieux.

Au temps où saint François était sur le point de mourir, le démon entra en une femme dudit château ; il la tourmentait cruellement et de plus il la faisait parler comme une personne lettrée, si subtilement qu'elle triomphait de tous les hommes savants et lettrés qui venaient disputer avec elle.

Il arriva que le démon, l'ayant quittée, la laissa libérée pendant deux jours et, de retour le troisième, il l'affligeait beaucoup plus cruellement qu'auparavant. Entendant cela, ce Messire Landolfe va trouver cette femme et demande au démon qui habitait en elle quelle était la raison pour laquelle il l'avait quittée deux jours et pour laquelle il était revenu la tourmenter plus âprement qu'auparavant. Le démon répond : « Quand je l'abandonnai, ce fut parce que moi et tous mes compagnons qui sont en ce pays nous nous réunîmes et allâmes en grande force à la mort du mendiant François, afin de lutter avec lui et d'emporter son âme : mais comme elle était entourée et défendue par une multitude d'anges plus nombreux que nous n'étions et qu'elle fut emportée par eux au ciel, nous nous sommes retirés confus¹⁴ ; aussi je prends maintenant ma revanche et je rends à cette misérable femme ce que, pendant ces deux jours, j'ai laissé de côté. »

¹² Le texte du manuscrit de Saint-Antoine se termine par cette note, qui n'a pas passé dans la tradition, et où l'auteur indique sa source : « *Supra dictum autem miraculum ego frater Franciscus Peri audiui a fratre Luca de Pistorio [Pistoia] tunc existens Aretii.* »

¹³ Près de Gubbio.

¹⁴ La naïveté de ces diables, qui gardent l'espoir de s'emparer de l'âme de saint François d'Assise, nous paraît tout de même un peu excessive ! On sait que le débat autour de l'âme qui quitte la terre, est un thème que l'on rencontre très fréquemment dans la *Divine Comédie, Enfer, XXVII, 112-129, et Purgatoire, v, 103-108.*

Alors Messire Landolfe l'adjura, au nom de Dieu, de lui dire ce qu'il y avait de vrai touchant la sainteté de saint François, dont il disait qu'il était mort, et de sainte Claire, qui était vivante. Le démon répond : « Que je le veuille ou non, je t'en dirai ce qui est vrai. Dieu le Père était tellement indigné contre les péchés du monde, qu'il paraissait vouloir sous peu prononcer contre les hommes et contre les femmes la sentence définitive de les exterminer du monde s'ils ne se corrigeaient pas. Mais le Christ, son Fils, priant pour les pécheurs, promit de renouveler sa vie et sa Passion, en un homme, c'est-à-dire en François, petit pauvre et mendiant, par la vie et la doctrine de qui il ramènerait beaucoup de gens du monde entier dans la voie de la vérité et à la pénitence¹⁵. Et maintenant, pour montrer au monde que cela il l'avait fait en saint François, il a voulu que les Stigmates de sa Passion, qu'il avait imprimés sur son corps pendant sa vie, fussent à présent vus et touchés, à sa mort, par beaucoup de gens. De même la Mère du Christ promit de renouveler sa pureté virginale et son humilité en une femme, c'est-à-dire en sœur Claire, de telle sorte que, par son exemple, elle arracherait beaucoup de milliers de femmes de nos mains. Et ainsi Dieu le Père, apaisé par ces promesses, retarda sa sentence définitive. »

Alors Messire Landolfe, voulant savoir en toute certitude si le démon, qui est le père du mensonge¹⁶, disait en cela la vérité, et en particulier sur la mort de saint François, envoya un de ses fidèles damoiseaux à Assise, à Sainte-Marie des Anges, pour savoir si saint François était vivant ou mort. Ce damoiseau, à son arrivée, trouva en effet, ce qu'il rapporta au retour à son maître, que saint François avait passé de cette vie précisément au jour et à l'heure indiqués par le démon.

Laissant de côté tous les miracles des Stigmates de saint François qui se lisent dans sa Légende¹⁷, il faut savoir comme conclusion de cette cinquième considération, qu'au pape Grégoire IX, qui doutait un peu de la plaie du côté de saint François, comme il le raconta ensuite, saint François apparut une nuit et, levant un peu haut le bras droit, il découvrit la plaie de son côté et lui demanda une fiole ; le pape la faisait apporter ; saint François la faisait mettre sous la plaie de son côté, et il paraissait vraiment au pape qu'elle se remplissait jusqu'au bord de sang mélangé d'eau qui sortait de ladite plaie¹⁸. Et à partir de ce moment tous ses doutes le quittèrent. Puis, de l'avis de tous les Cardinaux, il attesta la vérité des Stigmates de saint François ; et il en donna aux frères un privilège spécial par une bulle scellée ; et cela il le fit à Viterbe la onzième année de son pontificat¹⁹ ; puis, la douzième année de son pontificat, il en donna un autre plus étendu²⁰.

Le Pape Nicolas III et le pape Alexandre²¹ donnèrent aussi, à ce sujet, des privilèges considérables, aux termes desquels on pourrait procéder contre quiconque nierait les Stigmates de saint François comme à l'encontre d'un hérétique.

Que cela suffise quant à la cinquième et dernière considération des glorieux Stigmates de notre père saint François, dont Dieu nous donne la grâce d'imiter la vie en ce monde, afin que, par la vertu de ses glorieux Stigmates, nous méritions d'être sauvés avec lui en paradis.

¹⁵ Une légende analogue, mais où il est question à la fois de saint François d'Assise et de saint Dominique, se trouve dans la *Vie* du fondateur des Frères Prêcheurs, écrite vers 1290 par Thierry d'Appolda. *Acta Sanctorum*, août, t. 1, p. 572.

¹⁶ Cette définition du diable, empruntée à l'Évangile selon saint Jean, 8, 44, était célèbre ; dans la *Divine Comédie*, le damné Catalano dei Catalani, pour consoler Virgile de s'être laissé abominablement « rouler » par le diable Malacoda, lui récite froidement ce texte, en disant qu'il l'a appris à l'Université de Bologne, *Enfer*, XXIII, 142-144.

¹⁷ La *Légende majeure* de saint Bonaventure.

¹⁸ *Légende majeure, Miracles*, 1 2. Ce songe de Grégoire IX, avec le détail de la fiole, est le sujet de la fresque XXV du cycle de Giotto à la basilique supérieure d'Assise.

¹⁹ Cette bulle est datée du 5 avril 1237 : *Confessor Domini...* ; cf. *Codice diplomatico...*, p. 11 et s.

²⁰ Cette bulle est probablement perdue ; cf. *ibid.*, p. 12.

²¹ Il s'agit d'Alexandre IV.

A la louange du Christ béni. Amen.